NUMÉRO 37 25 JUIN 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Illinois U Library

LE CONCERTO
POUR
ANNE QUEUR

PAR MARCEL THIRY

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Pour aborder un récit fantastique, il semble bien, somme toute, qu'un écrivain dispose de deux techniques seulement. Ou bien mettre immédiatement le lecteur dans la confidence en le faisant pénétrer de plain-pied dans le domaine irréel qu'on a bâti pour lui et dont on se propose de lui faire découvrir les lois saugrenues, les architectures bizarres : ainsi procède souvent un Marcel Aymé qui annonce, par exemple, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde : « Un jour, M. Dupont, locataire d'un petit pavillon à Montmartre, s'aperçut qu'il était doué du pouvoir de traverser les murailles... »

Ou bien duper d'abord le lecteur, lui faire croire qu'on va lui conter une histoire se passant dans un monde guère différent du sien ; puis l'entraîner progressivement, par des sentiers au visage familier desquels il se laisse prendre, vers un pays de rêve et d'illusion : la difficulté, on le sent tout de suite, est alors dans les transitions insensibles, dans l'habileté avec laquelle le conteur fait peu à peu admettre ce qui, en d'autres circonstances, paraîtrait inadmissible. Sous des formes différentes, poursuivant des buts fort éloignés les uns des autres, des romanciers comme H. G. Wells ou Kafka utilisent cette manière.

Il en est de même pour Marc Chadourne. Et sans doute manque-t-il fort peu à son dernier livre : *Gladys ou les Artifices* (Plon, édit.), pour que celui-ci puisse être considéré comme un chef-d'œuvre du genre.

A bord d'un paquebot qui le ramène en Europe un voyageur raconte un soir à des compagnons de traversée comment il a connu, brillant au ciel d'Hollywood, l'une des plus fascinantes étoiles du cinéma américain : la belle Gladys, que son impresario, le photographe émigré Chouette, a peu à peu poussée du rang obscur de modèle à celui, éclatant et envié, de vedette. Gladys est devenue le type même, l'illustration parfaite de l'actrice « sophistiquée » (comme on dit aux U. S. A.). Et le narrateur en est tombé amoureux, encore que l'indifférence marmoréenne de la jeune femme soit de nature à décourager les plus entreprenants... La vraie raison de cette froideur, on est si astucieusement amené à la découvrir sans jamais l'avoir pressentie une seconde qu'elle est aussitôt acceptée comme allant de soi, bien qu'elle se situe au delà (pour notre siècle, en tout cas) du monde imaginable. Bien entendu, respectueux des usages, je ne vous la ferai point connaître, l'effet de surprise jouant un rôle primordial dans cette sorte de récit.

Mais ce n'est pas trahir l'auteur auprès de ses admirateurs en puissance que d'évoquer, à propos de *Gladys*, Villiers de L'Isle-Adam et son *Eve future*. Comme l'auteur d'*Axel*, Marc Chadourne ne se borne pas à combiner un récit fantastique, à en ordonner les plans et les perspectives pour le plaisir des amateurs. Lorsqu'il narrait les aventures de Gulliver, Swift était persuadé que l'on découvrirait vite, sous la peinture de mœurs imaginaires de pays qui ne l'étaient pas moins, des leçons de morale et une satire dirigée contre ses contemporains. La *Gladys* de Marc Chadourne, prototype des vedettes hollywoodiennes, nous met en effet sur la piste d'un secret : ses sœurs très connues d'aujourd'hui ne lui sont-elles pas pareilles dans leur essence le plus intime ? Marc Chadourne, qui a longtemps vécu dans la capitale du cinéma, nous le laisse entendre, et nous sommes tout prêts à le croire sur parole...

La seule réserve que je ferais tient moins à l'ordonnance du récit (qui est parfaite) qu'à son style. Il me semble que l'auteur de *Gladys* abuse parfois un peu trop de mots anglais (*job, outboard, swimming-pool...*) qui possèdent pourtant d'excellents équivalents en français.

Pour étudier ce qu'elle appelle, d'une formule très heureuse, *Les Peintres de la réalité poétique* (Julliard, édit.) Gisèle d'Assailly a, non moins heureusement, rompu avec une certaine tradition. Il faut bien le dire : les essais sur les peintres, lorsqu'ils ont la prétention d'aller un peu en profondeur, sont en général assommants et ne ravissent qu'un petit lot de spécialistes (en particulier par ce langage d'initiés qui s'extasient sur « la richesse de la palette, le velouté des ombres », etc.)

Si elle s'intéresse à l'esthétique pure et aux mouvements historiques des formes de l'art, Gisèle d'Assailly a le bon goût de ne pas le montrer. Les peintres qu'elle a élus : Brianchon, Legueult, Oudot, Planson... se situent, on le sait, aussi loin des académiciens croûtards que des chercheurs passionnés de l'art abstrait. Fidèles au *tabou* du sujet ils n'en ont pas moins tiré leçon des découvertes de cette avant-garde qui va de Cézanne à Picasso, à Matisse, à Braque. Leur œuvre est aimable, souvent touchante, toujours honnête, rarement indifférente.

C'est en vivant avec eux, en les écoutant exposer leurs idées, en les « interviewant », en somme, que Gisèle d'Assailly nous les rend proches et sympathiques. Alerte et vivant, bien équilibré par des illustrations nombreuses, son livre excite l'esprit. Je n'en dirai pas autant d'une pédante préface de Claude Roger-Marx qui s'efforce justement de jouer au critique profond — ce qui ne lui va guère.

Comme Martineau à Stendhal, Bouteron à Balzac, Paul Souchon a voué sa vie et son œuvre de critique à Victor Hugo. Par son culte fervent mais éclairé, par ses travaux, où l'érudition la plus exacte ne prend jamais le pas sur la compréhension humaine, l'ancien conservateur du beau musée de la place des Vosges a continué à nous donner une image définitive du géant de la littérature française. Lettres, dessins, documents inédits constituent aux études de Paul Souchon une architecture solide grâce à laquelle nous connaissons mieux l'homme tout en découvrant de nouvelles raisons d'admirer le poète.

Pages d'amour de Victor Hugo (Albin Michel, édit.) est d'une qualité encore différente. Ce livre n'intéressera pas seulement les spécialistes du romantisme ; il passionnera tous les publics et — faut-il le souligner ? — le féminin en particulier.

Car Paul Souchon s'est ici attaché, en dépouillant méthodiquement l'œuvre de Victor Hugo et sa correspondance et en les confrontant avec la biographie, à mettre en lumière tout ce qui avait été dicté par les sentiments les plus intimes du poète. Ainsi voyons-nous se dresser autour du barde,

(Lire la suite page 3 couverture.)

LE CONCERTO POUR ANNE QUEUR

NOUVELLE INÉDITE PAR

MARCEL THIRY

A JEAN HUBAUX

Le seul rire encore logique,
C'est celui des têtes de morts.
PAUL VERLAINE.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1949 by Marcel THIRY.

MARCEL THIRY

MARCEL THIRY venait à peine de dépasser sa vingtième année lorsque les reflux de la guerre (celle de 1914-1918) le ramenèrent, après une étonnante aventure, dans son pays natal : engagé volontaire, le corps belge des autos-canons ne l'avait-il pas jeté en Russie et, après la Révolution d'Octobre, fait accomplir le tour du monde? Les poèmes qu'il écrivit ensuite et qu'il publia en de minces plaquettes tirées à petit nombre d'exemplaires : Toi qui pâlis au nom de Vancouver (1924), Plongeantes Proues (1925), L'Enfant Prodigue (1927), Statue de la Fatigue (1934) en témoignent sur le plan lyrique. Mais Marcel Thiry devait bien vite démontrer qu'il n'était pas seulement un poète d'occasion révélé à lui-même par les souvenirs d'une jeunesse aventureuse. Car ses poèmes, au travers desquels s'entendait de moins en moins l'écho d'un Verlaine, d'un Apollinaire, d'un Rimbaud, gagnaient chaque année en personnalité et attiraient de plus en plus sur eux l'attention de ce public lettré et sensible que Stendhal nommait « the happy few ». Appelé en 1939 à siéger parmi les membres de l'Académie belge de langue et de littérature françaises, Marcel Thiry, avec une modestie et une retenue vraiment exemplaires, n'a cessé de poursuivre l'édification d'une œuvre qui le place au premier rang des écrivains non seulement de son pays d'origine, mais de toute la France. Ce fut, parmi d'autres, une des raisons pour lesquelles les Éditions de Minuit, alors clandestines, accueillirent sous l'occupation les poèmes qui furent publiés sous le pseudonyme « Alain Demeuse » dans le recueil Europe (1943). Ses ouvrages en prose : un roman fantastique (Échec au Temps), des nouvelles (Marchands) participent à la fois du lyrisme poétique et de la précision romanesque. Le récit inédit que notre « Supplément littéraire et théâtral » publie aujourd'hui nous en a paru un pertinent exemple.

CHAPITRE PREMIER

EN ce temps-là un savant noir laissa publier qu'il avait rendu la vie à un cadavre. Il y avait des années qu'entre deux guerres les laboratoires des nations scientifiques avaient entrepris sans résultat la résurrection des morts ; la nouvelle ne causa pas beaucoup plus d'émotion que lorsqu'on eut appris, à la fin du siècle précédent, que deux postes situés de part et d'autre de la Manche avaient communiqué sans fil. L'opinion mondiale se montra surtout déçue lorsqu'elle sut qu'à vrai dire le docteur Cham, recteur d'une université belgo-américaine sise dans la province congolaise du Kivu, n'avait fait qu'animer un squelette.

Puis les journaux, lassés d'essayer vainement d'interviewer l'inventeur noir, parlèrent d'autre chose. Il fallut que les morts revivants fussent passés au nombre d'une vingtaine et que Lucien Queur, le fameux Lucien de « Chez-Lucien-tout-va-bien », qui possédait vingt brasseries à Paris et soixante en province, eût transporté clandestinement par avion jusqu'aux pieds du docteur mandingue, en fraude de la douane, la dépouille de sa fille Anne à ressusciter pour que les peuples s'aperçussent que les temps étaient venus d'un grand changement du monde.

Ils se déclarèrent aussitôt généralement hostiles aux miracles belgo-nègres. En France, la campagne contre la reviviscence fut lancée et payée par Lucien Queur lui-même, qui accusait Cham d'avoir organisé une supercherie mécanique, dotant d'un moteur perfectionné le squelette de ses sujets et les transformant en robots macabres où rien ne se retrouvait de leur personnalité. Il l'accusait aussi, malgré la contradiction des deux griefs (car si Anne Queur n'était pas ressuscitée, elle ne pouvait être retenue captive), de séquestrer sa fille.

Cela provenait de ce que le gouvernement du Kivu, en attendant que fussent réglés les problèmes administratifs posés par la survivance, avait ordonné que les miraculés embarrassants demeureraient provisoirement pensionnaires d'une résidence spéciale.

On leur assigna pour cette retraite un vaste chalet tout blanc, sous des frondaisons, au fond d'une longue pelouse ouverte dans la forêt équatoriale et plantée de rhododendrons arborescents, à mi-flanc d'une colline qui dominait la jeune ville universitaire. Le ban-

quier qui avait construit cette villa basse et spacieuse l'avait appelée la Malmaison. Ce fut le premier des phalanstères redoutables où devaient s'organiser en communautés silencieuses et d'où devaient commander les morts ; les yeux du monde entier furent bientôt fixés sur le bungalow congolais où les opérés du docteur Cham faisaient à l'ombre des bougainvilliers leurs premiers pas dans leur étrange nouvelle vie ; et plus tard, quand les squelettes animés furent devenus tout un peuple, la Malmaison du Kivu fut honorée par eux comme un lieu saint, de même que l'hôpital assez proche où, la toute première, une missionnaire protestante de trente ans, miss Eva Drayton, avait accepté la passion de la reviviscence et l'avait subie avec un courage triomphant.

Pas une fois elle n'avait demandé au docteur Cham, au cours de sa longue agonie de cancéreuse, d'abréger ses souffrances et de hâter, en la faisant mourir, le moment où il la ferait revivre, délivrée de sa chair malade. Mais qu'était-ce que la mort par le cancer à côté de ces affres qu'elle acceptait, qu'elle avait même implorées comme une grâce du thaumaturge aux cheveux de laine grise, à la barbe de vieille chèvre et aux yeux mordorés demeurés enfantins au bout de la science ? Voir approcher sa fin non pas comme la délivrance des maux de cette terre et comme le commencement du paradis, mais comme le seuil d'une nouvelle épreuve humaine entourée de toutes les épouvantes ; s'abandonner au grand sommeil, mais savoir qu'on s'en réveillera bientôt dans la hideur d'un squelette agissant, pensant, entendant et voyant ; et, chose effrayante, s'en réveiller immortelle ; devoir attendre sous cette forme-là le jugement dernier pour accéder à ce repos bienheureux qui avait été annoncé tout proche par la maladie ; et devoir, cette immense attente, la passer au milieu des vivants, comme leur cauchemar et pour leur horreur : tel fut le choix de miss Eva Drayton. Elle s'y résolut, elle le sollicita avec une allégresse de jeune sainte entrant au Carmel parce que le docteur Cham lui avait enseigné qu'elle allait montrer aux hommes ce qu'ils pourraient être s'ils se délivraient de toutes leurs servitudes corporelles et s'ils devenaient de purs esprits, capables cependant d'action sur la matière.

Chez le génial médecin noir, élève d'un pasteur quaker avant d'aller étudier dans les plus grandes écoles de l'Ancien, du Nouveau et du Troisième Monde, le zèle pour l'âme immortelle et pour le règne de Dieu l'emporta toujours sur l'ambition scientifique ; ce ne fut qu'après un long débat avec ses scrupules qu'il se reconnut le droit de rendre la pensée et l'activité mécanique à des êtres que le Créateur avait rappelés à lui. Son évêque fut d'avis que si Dieu lui avait imparti la science de faire que les morts agissent, c'était pour qu'il en usât, mais qu'il en usât à Sa gloire.

Telle fut la règle du docteur Cham. Ses patients étaient d'abord ses catéchumènes ; il les choisissait parmi les malades aptes à servir la cause divine ; il leur conférait la survie comme un ordre religieux, après s'être convaincu qu'ils s'étaient sincèrement voués à la longue guérison de l'humanité. Les fausses vocations n'étaient pas à craindre : l'horreur de l'opération semblait pire que la mort et une résurrection sans les appétits et les plaisirs charnels ne tentait pas les moribonds eux-mêmes. Après le succès de l'expérience sur Eva Drayton il y eut cependant parmi les incurables de l'hôpital une fièvre de sacrifice collectif, un accès général de mysticisme et d'aspiration à l'apostolat ; tous acceptaient de passer des siècles et des siècles à l'état de squelette pour évangéliser la race humaine. Cham dut exercer son choix et décourager les candidatures les plus faibles, celles qui ne s'étaient déclarées qu'à la faveur de cette psychose accidentelle. Il eut ainsi élu en quelques semaines, tant dans son propre hôpital que dans d'autres cliniques africaines où il était appelé, dix-huit sujets, tous des hommes à l'exception de miss Drayton, presque tous de race blanche, ayant tous de vingt-cinq à quarante-cinq ans — car il ne voulait perpétuer que des cerveaux adultes et en pleine force — et qui tous se trouvèrent groupés à la Malmaison, sous le dôme des ombrages luxuriants, en pensionnat silencieux où l'on n'entendait que le macabre cliquetis de leurs os secs, à l'heure où ils s'essayaient à leurs premières promenades sur la galerie en terrasse. On eut beaucoup de mal à leur assurer le peu de personnel domestique qui leur était nécessaire ; les boys nègres fuyaient pendant la nuit la maison des squelettes et ils allaient rapporter dans leurs villages, sur les morts vivants du sorcier Cham, des contes qui devaient prospérer en une longue légende épandue sous les couverts de toutes les forêts humides.

Ce fut alors la courte période où le docteur Cham, de sa main timide qui avait essayé tant de prodiges, toucha presque à la félicité qu'il n'avait pas crue possible en ce bas monde. Après cette série de dix-huit réussites, il avait arrêté provisoirement ses désincarnations triomphales. Il goûtait à la fois, après des années de transes scientifiques et religieuses, un premier repos, le succès éclatant de sa découverte et l'espoir de voir ses miraculés préparer sur la terre le règne du Saint-Esprit.

Cet espoir commençait à se réaliser sous ses yeux avec des développements si rapides qu'il hésitait à s'en convaincre. La spéculation qu'il avait conçue sur les possibilités de l'intelligence humaine, une fois qu'elle serait dégagée de toutes les lourdeurs de la matière, se révélait juste en son principe, mais combien timorée dans sa mesure ! Les dix-huit pensionnaires de la Malmaison dépassaient tous les jours, de toute la projection de leur intuition « délivrée », les étapes qu'il avait aménagées pour la marche de leur éducation scientifique et morale. Il avait dès longtemps préparé pour eux une sorte d'initiation à la somme des connaissances humaines ; et voici que les hommes-cerveaux en franchissaient les degrés avec une vitesse inégale, suivant les dons respectifs qu'ils avaient possédés dans leur vie première, mais toujours stupéfiante.

Déjà le docteur Cham, ce génie quasi universel, qui avait en vingt ans accumulé les tours de force dans les domaines de la technique électrochimique aussi bien que de la biologie et de l'histologie, voyait avec émerveillement ses raisonnements dépassés en audace et en profondeur par ceux de ses disciples ; déjà il ne vivait plus tout à fait sur la terre, mais il partageait son temps entre un minimum de besognes quotidiennes et ces heures affranchies des pesanteurs humaines où il venait retrouver chaque soir, sur la colline désormais immortelle, le commerce des esprits libérés.

Il quittait l'hôpital après le tour de salle de 5 heures ; il traversait fermement le barrage que ses secrétaires chargés de câblogrammes, de radiogrammes, d'extraits de presse et de propositions de contrats essayaient de former à sa sortie du vestiaire. Sa voiture s'élevait, par les allées de palétuviers et de cactées aux fleurs flamboyantes, jusqu'à ce gradin de la montagne et jusqu'à la maison blanche où les disciples décharnés s'étaient groupés sur la terrasse pour l'accueillir. Il s'asseyait au milieu d'eux en attendant le drame du court crépuscule. Ils étaient là, tous les dix-huit, dans l'élégance durérienne de leur ossature dépouillée, que le réseau des fils de platine commentait d'un brillant et léger filigrane. Tout à l'heure, après le bref repas du professeur, les squelettes muets commenceraient avec lui, dans le hall de la résidence, leur entretien de chaque soir sur l'état des sciences et sur la plus grande gloire de Dieu ; ils griffonneraient à tour de rôle, sur des feuilles blanches dont la jonchée éparse viendrait recouvrir la table devant le savant nègre, leurs questions et leurs hypothèses sur les problèmes les plus ardus de la philosophie et de la technique ; et ce serait Eva Drayton, frappant trois fois du marteau sec de ses phalanges l'accoudoir de son fauteuil, qui vers minuit proposerait de lever la séance, attentive à ce que l'homme de chair ne laissât point apparaître les premiers signes de son épuisement au milieu de ces êtres qui ne connaissaient la fatigue ni le sommeil. Mais avant le long colloque du soir il y avait cet apaisement, ce recueil de quelques minutes devant la descente verticale du soleil. C'est Eva Drayton encore qui venait, de cette démarche chancelante qu'ils avaient tous et que faisait osciller le poids du crâne alourdi, déposer sur les épaules du maître la grande cape de laine blanche pour le protéger de la brusque fraîcheur. Autour de lui les squelettes insensibles au froid étayaient au mieux leur front lourd. Cham contemplait au loin le moutonnement des plateaux forestiers et des mornes. Au milieu de sa silencieuse école qui aurait fait mourir d'épouvante n'importe quel humain non prévenu, il se sentait plein d'un immense espoir et d'une force immense, et c'est avec une gratitude et une confiance délicieuses qu'il respirait les baumes violents du crépuscule et qu'il levait les yeux au ciel bleu noir, où commençaient de s'allumer largement les mondes.

Un soir qu'il venait de prendre sa place déjà coutumière devant le lac pourpre du couchant, au milieu de la petite cohorte à qui la soutache de platine dédoublant les lignes de la charpente osseuse prêtait une sorte d'aspect militaire ancien, un bruit de discussion s'éleva tout à coup du côté de l'entrée du parc, où des gardiens veillaient à écarter les journalistes et les curieux ; et l'on entendit ensuite le démarrage en trombe d'une voiture fonçant vers la villa. Cham eut le pressentiment d'une intrusion grave qui venait menacer sa trêve bienheureuse ; en une seconde, il s'accusa humblement d'avoir trop tôt voulu goûter le repos et le triomphe et il dit adieu à cette brève époque où il avait touché au plus étrange et au plus surhumain des bonheurs. Il se leva en priant ses créatures de regagner leurs chambres ; pendant qu'il descendait l'escalier de la terrasse, les squelettes se hâtèrent gauchement vers l'intérieur, leur tête lourde dodelinant et le décor de leurs arabesques de platine donnant parfois un scintillement bref dans le bleu du soir. On les entendit s'entrechoquer dans une légère bousculade. Déjà la voiture qui avait forcé les grilles, poursuivie de loin par les gardiens essoufflés, faisait crisser sous son brutal coup de frein le gravier de l'allée, et Lucien Queur en descendait.

C'était la veille au matin qu'il avait tué

accidentellement sa fille Anne, dans un virage arraché de trop près alors qu'il roulait à toute allure en voiture découverte entre Deauville et Paris et qu'à son ordinaire il querellait âprement la jeune fille pour une robe trop décolletée ou pour un flirt au casino. Car il adorait cette enfant avec une jalousie fanatique. Si Lucien Queur ne s'était jamais marié, la raison en remontait à 1928, à cette liaison qu'il avait eue, jeune et obscur aventurier d'affaires, avec une femme élégante, rencontrée par hasard en chemin de fer, qui lui avait ouvert les perspectives profondes du plaisir et pour qui, pendant les deux ans qu'avait duré leur amour, il avait commencé de conquérir la fortune et Paris. Période romantique et folle où il avait dix fois frisé la correctionnelle pour maintenir aux yeux de sa maîtresse le train qui l'égalait à elle et qui tendait à la dominer, et pour lui assurer ensuite les quatre mois d'une retraite somptueuse en Savoie, l'été où la petite Anne vint au monde. Le mari, d'ailleurs vieux et distrait, vendait providentiellement des canons en Chine ; il en avait bien pour un an, croyait-on. En fait, il ne revint jamais, manda sa femme à San-Francisco ; il fut convenu avec Lucien qu'elle ne l'y rejoindrait que pour divorcer ; et elle divorça bien, mais pour se remarier aussitôt avec un Américain.

Queur avait gardé la petite fille et l'avait reconnue. Il était guéri d'aimer ; il avait le don de voir clair en lui-même et il savait discerner ce qui l'avait passionné dans l'amour : la dépense de soi, les facultés multipliées par le désir de conquête. Les besoins démesurés qu'il s'était créés cessèrent, mais il s'était adapté à les couvrir ; suivant le jargon du temps, il disait qu'il s'était suréquipé. Son énergie employée pendant deux ans à des fins amoureuses, on ne peut dire qu'elle se transforma ; mais elle s'exerça désormais pour elle-même ; il fabriqua de l'argent et créa des affaires, aveuglément, comme fonctionne un organisme naturel, bête ou plante. Ce furent six années de pleine bataille où il n'eut pas le loisir de mélancoliser sur l'infidèle. Anne grandissait, aux soins d'une vieille tante de province : quand elle eut dix ans, la tante mourut et l'enfant fut confiée à un bon pensionnat parisien. Puis vint la guerre, cinq années de captivité pour Lucien Queur, et au retour la surprise de retrouver en sa fille l'être même qu'il n'avait fait qu'entrevoir pendant sa courte possession de l'amante volage, la raison même de tout effort et de toute victoire, l'explication de la bataille et de l'argent : la femme. A quinze ans, Anne était belle ; et son père connut une revanche magnifique en découvrant dans sa beauté sa propre ressemblance, surmontant celle de la mère déserteuse. L'enfant montrait un appétit de la vie qu'il eut tout de suite l'ivresse de satisfaire et d'éblouir. Son goût du faste trouva merveilleusement à se prodiguer. Depuis le départ de sa maîtresse, il avait essayé avec plus d'une autre ce plaisir de donner, de mettre aux mains d'une femme, pour être sublimé à son contact et absorbé dans la sphère vaporeuse de sa personnalité, le bijou de prix ou le simple et anonyme argent ; il avait tenté de façonner par des voyages la vie de telle compagne passagère et de l'en enrichir ; il adorait agir sur une belle créature par l'impression d'une arrivée en avion dans une capitale ou d'un dîner au bord d'un lac italien. Mais il n'en avait jamais éprouvé en fin de compte qu'une certitude de ratage et de gaspillage — d'ailleurs riante et allègre, car cette déception le garantissait d'une servitude qu'il ne voulait plus.

Avec Anne, l'œuvre de la dépense réussissait au delà de tout espoir ; elle assimilait, elle transformait en jeunesse éblouissante les livrets de l'agence Cook, les crédits chez les maroquiniers et les soirées aux ballets de l'Opéra, dépassant chaque fois l'attente de son père comme les progrès effrayants des squelettes dans la science et la philosophie dépassèrent à chaque leçon l'attente du professeur Cham. Elle alla vivre dans un collège américain la période troublée qui suivit rapidement la fin de la guerre ; puis Queur fut d'accord avec elle pour mettre fin à ses études et pour l'installer en maîtresse de maison dans l'appartement d'Auteuil qu'il avait préparé pour eux deux et dont le décor avait été l'objet de leur correspondance et de leurs « téléphonages » transatlantiques.

Ce fut un ménage adorable et vite orageux. Il en avait fait une femme et ne souffrait pas qu'elle le fût devenue si vite. Il la voulait incomparable et chaque fois qu'il l'accompagnait il la sentait lui échapper. Il se mit à freiner ; mais elle s'élançait, ivre de ses dix-huit ans excités par tous les goûts qu'il lui avait révélés de la vie, vers tous les goûts qu'elle n'en connaissait pas encore et qu'il voulait lui interdire. De là ces scènes de reproches et presque d'injures, ces dîners écourtés parce qu'elle était trop regardée, ces vacances gâchées pour un maillot de bain, ces retours à Paris pendant lesquels il essayait vainement de la punir par l'effroi de la vitesse; de là, au grand tournant de la route d'Honfleur avant la descente sur Rouen, ce coup de volant rageur, la voiture déportée et ce corps gracile étendu sur l'herbe du bas côté, intact, mais exsangue, une artère coupée.

Maintenant il était là, taurin sur le fond

grandiose des montagnes noircissant à vue d'œil, son faux-col trempé de sueur tordu autour de son cou.

— Je vous présente mes excuses, monsieur le professeur, dit-il d'une voix forte, mais enrouée de fatigue, comme retentissait encore derrière lui dans le silence équatorial la portière refermée. J'ai dû forcer vos consignes parce que le salut de ma fille dépend d'une question de minutes, peut-être de secondes. Quel est l'extrême délai après la mort pour que votre opération réussisse ? Trente à trente-six heures, n'est-ce pas ?

Il avait autrefois commandé un peloton de tirailleurs malgaches et il regardait de bas en haut, mais prêt à foncer, le nègre arrêté sur la dernière marche de l'escalier.

— Trente-six heures au maximum, d'après ce que j'ai lu ? Monsieur, il y aura dans quelques minutes trente-cinq heures que ma fille est morte. Je l'ai déposée à votre hôpital. J'ai ordonné qu'on prépare le bain dissolvant, qu'on charge les batteries, qu'on ferme la chambre de surchauffe, qu'on téléphone à vos assistants. Maintenant il ne dépend plus que de vous que ma fille ressuscite. Je m'appelle Lucien Queur ; il va de soi que ma fortune et ma vie sont à vous.

Il ne faisait pas encore assez sombre pour qu'il ne vît pas les prunelles du docteur virer, affolées, dans le blanc de ses yeux. Cham toussa légèrement avant de parler.

— Vous... vous êtes mal informé, monsieur. Je ne ressuscite pas les morts.

— Je sais, professeur, je sais. Vous sauvez le cerveau, n'est-ce pas ? La mémoire, l'intelligence, la pensée. N'est-ce pas ? Eh bien ! sauvez ce que vous pouvez sauver. On verra bien après par quoi l'on peut suppléer au reste. Vous faites aujourd'hui un miracle ; vous, moi ou n'importe qui, on en accomplira bien un autre demain pour parfaire l'œuvre !

Il avait avancé de deux pas et le savant mandingue sentit son maigre biceps enserré dans une poigne solide.

— Mais, monsieur, je vous répète que vous faites une erreur, une effroyable erreur ! Les expériences dont vous avez entendu parler et dont vous avez déduit un projet terriblement téméraire demandent un sujet consentant, préparé à ce qui est, n'en doutez pas, une épreuve redoutable. Je ne puis opérer sur une morte que je n'ai pas instruite de la fin suprême de cette épreuve. Je ne puis...

Mais il avait cédé à la pression qui lui faisait descendre le dernier degré du perron et qui l'attirait vers l'auto.

— Je vais vous dire, professeur, pourquoi dans ce cas-ci c'est ma volonté qui compte et non celle que vous auriez voulu obtenir de la morte. C'est que c'est moi qui l'ai tuée. Comprenez-vous ? Accidentellement, sans doute, oh ! accidentellement ! dit-il dans un rire incroyable. Mais c'est moi qui l'ai tuée.

Le choc eut raison pendant une seconde de la résistance, les deux hommes aux prises glissèrent vers la voiture.

— Mais enfin, c'est insensé, monsieur ! Vous ne savez même pas si les conditions nécessaires sont réunies ! Quel âge avait votre fille ?

— Dix-huit ans, professeur. Je ne sais si c'est un âge favorable du point de vue de l'opération ; mais je sais que c'est l'âge où l'on ne peut pas mourir. A l'hôpital !

La voiture démarra dans la nuit froide, au milieu du cercle blanc des gardiens effarés qui n'avaient pas su s'ils devaient intervenir.

CHAPITRE DEUXIÈME

NOUS ne connaissons plus qu'incomplètement les mystères de ces Malmaisons et les miracles de la méthode Cham ; après la disparition des Secs, l'espèce de terreur ignorantiste qui pourchassa farouchement toute possibilité de renouveler l'expérience s'acharna si bien à en réprimer jusqu'au souvenir que les documents des laboratoires et des hôpitaux furent anéantis en masse. Comme on avait qualifié crime, après la pacification du monde, toute propagande glorifiant ou légitimant la guerre, ainsi, après le danger auquel ils pensaient avoir échappé, les vivants s'appliquèrent par une inquisition vigilante à supprimer les chances d'un Cham futur, en effaçant les traces, qu'il aurait pu retrouver, de son prédécesseur. Mais des traditions restent, des rapports, des revues, des livres se retrouvent ; l'époque de la symbiose, où les squelettes se

mêlèrent quelque temps à la vie des cités, a laissé quantité de témoignages personnels ; et les sources renaissent ainsi comme d'elles-mêmes pour nous restituer l'image, qu'on voulut abolir, de cette étrange aventure du genre humain.

Quand les morts avaient été délivrés par des bains dissolvants de tous les tissus non osseux, à l'exception du cerveau, qui était soigneusement préservé grâce à des injections isolantes, quand avaient été placés dans la boîte cranienne et adaptés au cerveau un cœur qui foulait un liquide d'or pâle vivifiant comme le sang, mais préservant de la vieillesse, et un système central de transmission nerveuse, quand des yeux artificiels avaient été disposés en arrière des orbites ainsi qu'un double appareil acoustique à la place de l'oreille interne et que les membres avaient été reliés aux centres moteurs par l'entrelacs compliqué des transmissions en fils de platine, l'électricité ranimait l'organisme, le cœur de chrome et d'or envoyait dans les tissus du cerveau le nouveau vin de vie, et le squelette habillé seulement des brandebourgs et des passepoils de ses mille filins argentés s'éveillait à l'existence cérébrale.

Il voyait avec plus d'acuité, il entendait plus finement qu'aucun mortel, mais il ne parlait pas ; n'ayant pas le souffle, il n'aurait obtenu la parole qu'au moyen d'une machinerie pneumatique et phonogénique dont Cham avait renoncé à le doter. C'était déjà bien assez pour une pauvre tête de mort d'avoir à contenir à la fois ce cerveau de chair humaine palpitante, ce moteur à pulsations, ces rouages d'une horlogerie raffinée et cette espèce de nourrice qui contenait la réserve chaude du sang d'or, tout ce poids qui déséquilibrait la démarche et rendait grotesquement malhabile tout mouvement un peu excentrique. Les Secs (c'est décidément la dénomination populaire qui l'emporta bientôt pour les désigner, bien qu'on les appelât aussi les Purs Cerveaux ou simplement les Cerveaux, les Décharnés, les Morts Revivants, les Froids, les Allégés, les Sans-Haleine, les Sans-Tripes, les Minéraux, les Claires-Voies, les Sourires, etc.) parlaient donc aux vivants par des signes ou par l'écriture. Mais entre eux — ce fut la première et l'exaltante découverte que fit Cham quand il commença de les observer — ils n'avaient besoin pour se comprendre d'aucun truchement sensoriel. Leur cerveau se révéla sensible à des radiations jusqu'alors inconnues qu'émet le travail de la pensée ; ainsi ils se lisaient les uns les autres au fur et à mesure qu'ils pensaient.

Il n'y avait aucune raison de croire que la matière grise des Secs, qui était celle d'hommes ordinaires et n'avait subi aucune transformation artificielle, possédât d'autres propriétés que la matière grise des vivants. Ainsi donc nous aussi nous avons cette vertu de communiquer entre nous sans recourir à l'infirme parole, et, cette vertu, nous l'ignorons, annihilée qu'elle est en nous par les influences viscérales, par l'épais travail des digestions et des sécrétions multiples. Cham trouva là d'autant plus de raisons de haïr les tyrannies de la matière organique que les Cérébraux, il s'en aperçut avec émerveillement, ne pouvaient pas mentir. C'est leur pensée intime qui était automatiquement transmise, sans l'intervention de leur volonté. Et lorsque le professeur leur demanda, dans un but d'expérience, d'essayer de former une espèce de mensonge mental, de penser « ce mur est noir », alors qu'il était blanc, il en résulta une superposition d'ondes qui brouillait le message et révélait la fraude. Donc le mensonge tenait à la chair ! Et le docteur Cham se fortifiait dans sa conviction que non seulement le mensonge, mais bien tout le péché venait de la chair, et il sentait grandir son espoir de nous délivrer du mal.

Et même quand il se trouva devant la longue cire adorable du corps de la jeune Anne, étendue sur la table et soumise à la première incision du scalpel, ce ne fut pas l'émotion de sa beauté fauchée, ce ne fut pas l'attendrissement devant ce délicat chef-d'œuvre qui vint troubler le vieux nègre. Sa mystique puritaine et sa longue pratique médicale l'endurcissaient également contre la tentation de pardonner à la chair en faveur de sa vénusté ; celle-ci n'était-elle pas le piège le plus perfide, et la forme la plus exquise recouvrait-elle autre chose que des tissus et des humeurs en lutte provisoire et inutile contre la pourriture ? En contrôlant les préparatifs de l'épuisante besogne qui devait durer vingt heures, en vaquant, à côté du pâle cadavre de la vierge d'où la beauté rayonnait encore comme d'une lampe, au dosage des philtres et à l'appareillage des machines, Cham ne se tourmentait pas des destinées de ce corps, mais bien de cette âme.

Car l'emprise de Lucien Queur avait bien pu l'entraîner jusqu'à l'hôpital ; elle ne l'aurait pas contraint à opérer malgré lui. Mais, dans le flot d'explications et d'objurgations dont l'accablait le puissant gargotier pendant le court trajet en voiture puis dans le parloir de l'hôpital, il avait saisi tout à coup un fait impérieux qui le réduisit aussitôt à une docilité angoissée.

Cette jeune fille menait une vie d'élégance et de frivolité, loin de toute protection religieuse. Elle avait été tuée pendant une discussion ora-

geuse avec son père, au lendemain d'un bal où celui-ci lui reprochait de s'être échappée pendant une heure avec son danseur de ce soir-là. Et voici que, cette âme en péril, il lui était donné, à lui Cham, de la sauver peut-être de la damnation en la rappelant sur cette terre pour une période purgatoire. Quel était le sens de cette épreuve redoutable qui lui était brusquement envoyée ? Fallait-il y voir une tentation diabolique, l'insidieuse invitation à se substituer à Dieu lui-même, à usurper sa puissance et à contrarier ses volontés ou bien au contraire était-ce une œuvre sainte qui lui était proposée ?

Queur, assis sur la table du parloir, continuait son violent monologue, mais Cham ne l'écoutait plus ; il priait ardemment pour qu'une inspiration d'en haut vînt l'aider ; ardemment, humblement aussi, en oraisons verbales depuis longtemps négligées et qu'il murmurait à voix presque haute, à la surprise des infirmières et des assistants, habitués cependant à ses manifestations mystiques, et qui, rassemblés autour de leur maître et du Français, attendaient avec une curiosité passionnée l'issue de leur bataille.

Ce qui décida le scrupuleux Mandingue, ce fut une présomption, d'ailleurs imprudente, en faveur du parti le plus pénible et le plus difficile. Il se représentait bien l'intrusion redoutable qu'allait faire à la Malmaison, parmi ces ex-morts zélateurs de l'affranchissement charnel, l'entrée de cette ex-morte si brutalement détachée des plaisirs terrestres, que rien ne prédestinait au long apostolat sacrifié des squelettes et qui n'y avait pas été préparée. Le pressentiment de catastrophe qu'il avait éprouvé quand il avait entendu la grosse voix de Queur querellant à l'entrée du parc ne l'avait pas trompé ; c'était bien l'édifice de son œuvre de rédemption qui se trouvait menacé. Mais, justement, puisqu'il ne pouvait sauver l'âme de cette enfant qu'au péril de sa tentative et de son bonheur, c'est qu'il fallait la sauver. Il fit signe de se taire au voyageur enroué ; il se leva péniblement et marcha vers le vestiaire, le dos courbé sous le poids de l'angoisse.

Il en était à la douzième heure du long travail et réglait minutieusement la machinerie du cœur artificiel en surveillant de temps à autre, par le hublot d'une étuve, la lente résorption de tout ce qu'il y avait eu de tendre dans un corps de jeune fille, quand un secrétaire vint lui annoncer l'arrestation de Lucien Queur. Il réfléchit un instant, puis il hocha la tête en acquiescement. Il valait mieux, à présent que le sort en était jeté, que le père ne pût pas assister à la survie effrayante qu'il avait voulue pour sa fille.

Queur avait été réveillé par la police une heure après qu'il s'était jeté tout nu et sans moustiquaire, épuisé de fatigue, en travers de son lit d'hôtel. Le plus grave des délits relevés à sa charge était le transport illicite de cadavre. Il s'y ajoutait qu'il avait franchi la frontière congolaise en dehors des zones d'entrée, que son avion n'était pas régulièrement immatriculé, que lui-même n'avait pas satisfait aux règlements sur l'immigration. Il aggrava tout de suite son cas par des outrages ; le commissaire le fit mettre en détention, se réservant d'arranger l'affaire après avoir consulté le professeur Cham. Mais celui-ci n'eut rien à dire contre l'action de la justice.

Le roi des choucroutes garnies resta prisonnier deux jours, deux fois vingt-quatre heures à se ronger les poings de fureur. A présent que la cellule le confrontait avec lui-même, il se torturait de se représenter ce qu'il avait fait de son enfant à cause de cette folle maladie de l'action qui l'avait jeté vers la solution du miracle aussitôt après l'accident, sans délibérer si ce miracle n'était pas pire que la mort, mais uniquement parce que c'était un miracle et qu'il voulait aussi le luxe du miracle. Uniquement ? Non pas ; mais encore — et il s'enfonçait les ongles dans la chair — parce qu'il lui avait été plus facile de courir, de crier, de s'enrouer au téléphone, de fréter des avions, d'acheter des fonctionnaires que de s'asseoir immobile et d'attendre l'enterrement. Cham ne vint pas le voir ; il lui fit dire par le secrétaire que l'opération avait réussi, qu'Anne s'était éveillée. Le professeur et un prêtre étaient à son chevet ; on l'avait immobilisée pour qu'on eût le temps de lui apprendre doucement son nouvel état et de l'y préparer. Toute la violence de Lucien Queur était tombée. Il ne fit que de faibles plaintes quand on lui notifia son arrêté d'expulsion et que lui fut refusée l'autorisation de revoir sa fille. Il fut remis à Brazzaville en avion de police, le sien restant saisi.

Mais en débarquant à Paris, au premier contact avec les journalistes accourus au Bourget, il délivra de nouveau son désespoir en activité déchaînée et il se jeta dans l'agression contre Cham avec une mauvaise foi enfantine, presque sincère à force d'être naturelle et violente. L'opinion flottante était déjà sourdement prévenue contre ces résurrections; elle y soupçonnait le danger de l'insolite pour les habitudes de vivre et les petites possessions acquises ; et puis ce Cham était noir, et de plus à moitié Belge, à moitié Américain, sans qu'on sût au juste comment. Le lendemain matin toute la presse aboyait en chœur contre le scandale du voleur de mortes. Les

journaux à sensation, qui gardaient rancune au professeur noir d'avoir évincé leurs reporters, sommèrent le gouvernement français de réclamer Anne Queur morte ou vive. Mais l'expulsé du Congo crut deviner comment il pouvait le plus sûrement atteindre le mystique inventeur. Il se fit appuyer auprès des autorités ecclésiastiques par des députés à qui son banquier le présenta. Il subsidia la campagne qu'entreprirent alors, avec l'accord de l'archevêché, les journaux et les revues catholiques. Ce n'étaient plus cette fois des titres sur trois colonnes et des photographies de la Malmaison par des avions maraudeurs, c'étaient des articles d'académiciens et des études massives par des jésuites et des dominicains. Un Père blanc prêcha sur ces paroles de saint Augustin : « Animus vere, quia spiritus est, in sicco habitare non potest. » Les cardinaux français saisirent le Vatican, en même temps que les ambassadeurs de France intervenaient à Washington et à Bruxelles.

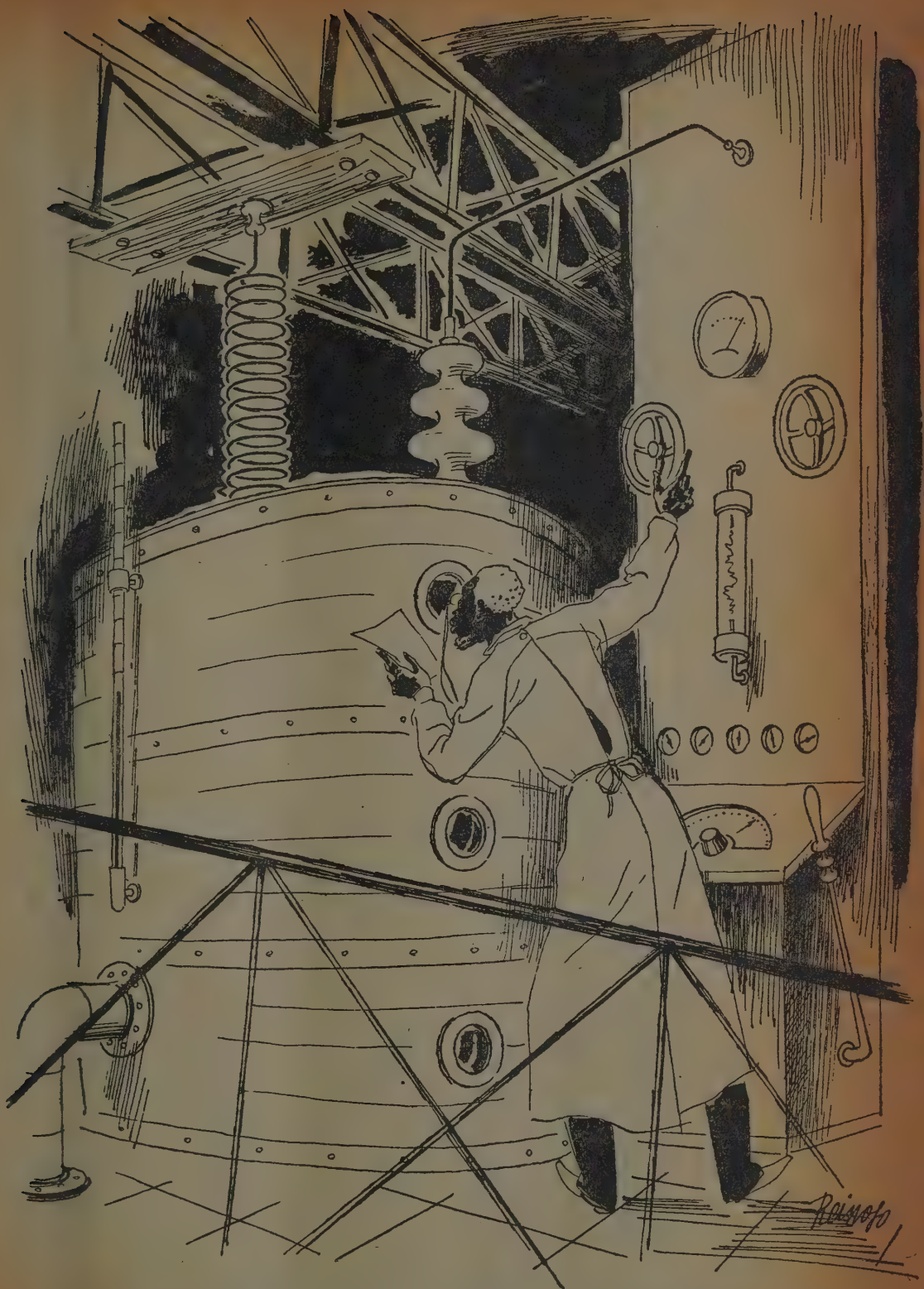
Cependant ce qui avait été Anne Queur, enveloppé d'une étrange défroque et s'appuyant à l'avant-bras sec de miss Eva Drayton dans les allées profondes de la Malmaison, apprenait comment marcher sans se laisser déséquilibrer par le crâne lourd. La jeune fille, en renaissant à la pensée avec l'intelligence multipliée des Purs Cerveaux, avait devancé les révélations que l'aumônier et le docteur Cham voulaient lui mesurer avec prudence. La sensibilité des Secs n'est pas la nôtre ; aussi l'accidentée de la route d'Honfleur put-elle supporter l'émotion d'apprendre qu'elle avait passé par la mort et qu'elle revivait squelette. Elle médita longtemps avant de demander qu'on la libérât des liens dont on lui avait doucement expliqué la cause ; l'aumônier lui proposa de faire auparavant la connaissance de miss Eva Drayton et de s'entretenir avec elle. La missionnaire fut introduite, mais tout d'abord elle resta séparée par un paravent du lit où le nouveau squelette demeurait fixement étendu. Ce ne fut qu'après un long échange silencieux de leurs pensées qu'Eva vint avec lenteur écarter le paravent et montrer à sa nouvelle compagne la condition qui était désormais la leur. Anne détourna sur l'oreiller sa tête muette et qui ne savait plus ne pas sourire.

Elle accueillit dès le premier jour l'affection d'Eva et elle parut dès lors s'abriter derrière son aînée. Elle préférait ne pas correspondre par signes ou par billets avec le docteur et avec l'aumônier et laisser sa nouvelle amie leur traduire les pensées qu'elle leur adressait. Elle se déclara prête à aller habiter la Malmaison, mais elle fit une demande étrange : elle voulait être vêtue. Elle se fit confectionner une sorte de domino blanc dont le grand capuchon lui recouvrait presque entièrement le visage. Ce fut la première atteinte à la règle de vie du phalanstère ; une forme blanche toujours affaissée sur elle-même y prit place entre les squelettes au thorax soutaché d'argent comme les plastrons des hussards.

Le docteur Cham s'enquérait constamment auprès d'Eva de ce que pensait sa nouvelle pensionnaire. Mais souvent Eva paraissait ne pas entendre les questions de son maître et préférait ne pas traduire.

Et l'inquiétude de Cham grandissait de ce qu'il ne pouvait pas suivre entièrement ce commerce mental qui se tissait tous les jours entre Anne Queur et ses autres opérés et qu'il ne connaissait que par les rapports de ceux-ci — rapports nécessairement incomplets, car comment retracerait-on par des comptes rendus toutes les subtilités d'une pensée, et surtout d'une pensée développée au centuple comme celle d'un Cerveau Libéré ? Non seulement il ignorait ainsi, au moins partiellement, comment évoluait la vie spirituelle de l'enfant dont il avait tenté le salut éternel au risque de son œuvre, mais encore il ne pouvait contrôler toutes les réactions que devaient causer chez les autres disciples décharnés les idées de la jeune fille tuée en pleine jeunesse et transportée, en un éclair, d'une villégiature élégante en Normandie au séjour africain des squelettes ; idées nécessairement si différentes des leurs, à eux que Cham avait choisis pour leur zèle chrétien et qu'il avait formés par un long catéchisme à leur mission de sacrifice. Anne était au milieu d'eux le même péril qu'une religieuse internée de force, sans vocation et sans préparation, dans un monastère. Et Cham le savait et il passait des nuits sans sommeil.

Moins tragiques étaient les tracas que la campagne de Lucien tout-va-bien ne manqua pas de lui valoir, mais qu'il reléguait au rang des choses temporelles, et par conséquent secondaires, alors même que c'étaient des offensives ecclésiastiques que l'on promouvait contre son œuvre. Il savait toutefois qu'il ne pouvait compter sur l'appui de son gouvernement, auprès de qui ses réussites extraordinaires l'avaient placé en grande faveur, que dans la mesure où les complications diplomatiques et religieuses suscitées par les reviviscences ne mettraient pas en cause la responsabilité d'un ministre ou la place d'un résident. Et, comme il redoutait qu'une décision administrative vînt lui enlever la surveillance et l'observation des miraculés, il suivait soucieusement tous les matins les articles des journaux français, auxquels une partie de la presse américaine, anglaise, suisse



Il en était à la douzième heure du long travail et réglait minutieusement la machinerie... (Page 9.)

et belge avait emboîté le pas. Il eut un jour la surprise de voir la campagne tourner court et la presse se désintéresser de la survie ; et, imprudemment, il s'en félicita, alors que ce revirement annonçait justement qu'il allait pour un temps perdre la direction de la « Vie Nouvelle » et que son grand dessein de purification du monde allait se trouver dévié vers la plus étrange confusion. Son entreprise était aussi démesurée qu'une guerre; elle échappait comme une guerre aux mains de son auteur et se développait comme elle en accidents capricieux.

Il était arrivé ceci : la Fondation scientifique belgo-américaine, à laquelle appartenait l'université dirigée par Cham, avait à l'insu de l'inventeur africain, pendant que la presse le vilipendait, que les cardinaux conféraient à Rome et que les ambassadeurs remettaient des aide-mémoire, décidé de son sort et de l'avenir de sa découverte.

C'était un de ces organismes tout-puissants, d'autant plus puissants qu'ils étaient mal connus, qui trustaient les activités intellectuelles comme autrefois les banques avaient drainé l'épargne et qui, des travaux de leurs mille laboratoires répartis sur le monde dans toutes les branches de la découverte, composaient dans de redoutables conseils la figure à venir de la terre. Une de ces assemblées occultes avait statué que la campagne de la presse parisienne et des milieux catholiques était néfaste au progrès du monde et qu'elle devait être arrêtée ; par les académies, par les états-majors des grandes usines, par les holdings financiers et par les banques, la décision descendit en quarante-huit heures jusqu'aux cabinets de travail des écrivains et jusqu'aux bureaux des directeurs de journaux. Mais le lointain aréopage avait pris encore une autre décision.

Après avoir pesé d'une part le coût très élevé de la survie (l'appareillage d'un cadavre valait une fortune et sa combustion de sang synthétique coûtait beaucoup plus cher que l'alimentation d'un vivant), et d'autre part l'extraordinaire rendement intellectuel de ces créatures qui ne connaissaient pas le sommeil et qui montraient pour toutes les sciences des aptitudes monstrueuses, les conseillers anonymes jugèrent que ce bilan laissait un solde bénéficiaire et que la découverte était rentable. Ils en conclurent que cette force nouvelle des Purs Cerveaux ne devait pas demeurer monopolisée, aux ordres du docteur Cham, éduquée par lui seul, employée à cette seule fin zélatrice qui était la sienne ; elle devait, cette force, entrer dans le circuit des valeurs que manœuvraient les sénats scientifiques pour organiser une humanité meilleure. Ces valeurs s'appelaient aussi bien la maternité ou l'avion que la vertu de sacrifice, la danse ou l'électricité. L'invention du docteur Cham devait prendre place parmi ces éléments du bonheur futur. Elle n'appartenait pas en propre au professeur mandingue, en vertu des statuts de la Fondation scientifique, qui se réservait un droit de regard et de préemption sur les découvertes de ses collaborateurs. Le grand dessein religieux de Cham ne fut nullement condamné ; il correspondait aux tendances vertueuses des savants oligarques. Il n'était d'ailleurs pas dans leur style de s'ingérer brutalement dans le travail scientifique d'un inventeur et de l'en exproprier au nom du contrat qu'il avait signé. Ils se contentèrent, en exprimant à Cham leurs félicitations renouvelées et leurs vœux pieux pour que s'accomplît son idéal de triompher de la chair, de l'informer que sa découverte était trop importante pour n'être appliquée qu'à la Malmaison du Kivu ; ils lui adjoignaient donc vingt-cinq professeurs chargés de s'initier à sa méthode et d'en rapporter le procédé dans les différentes universités de la Fondation sur les trois continents. En même temps, un émissaire personnel du régent de la Fondation et un légat ecclésiastique firent une démarche conjointe auprès de lui et auprès du gouvernement du Kivu pour que la jeune Anne Queur fût rendue à son père.

Mais celui-ci, quand cette députation atteignit l'Afrique, l'y avait précédée pour y mourir.

Un matin que Lucien Queur avait rendez-vous avec un professeur pour lui communiquer sa documentation sur les crimes du docteur Cham, il eut la surprise de s'entendre éconduire, avec beaucoup de circonlocutions, par ce savant embarrassé et chafouin qui lui avait téléphoné lui-même trois jours auparavant pour le prier de passer chez lui. Or, ce jour-là, Queur n'avait trouvé dans les journaux aucun article sur le scandale du Kivu. Il faut dire que l'ardent marchand de bocks ne vivait, ne s'alimentait que de ces papiers virulents. Chaque nuit, après avoir retenu très tard à sa table quelque directeur ou quelque chanoine à endoctriner, il rentrait à pied à Auteuil pour s'abrutir de fatigue. Il ne se couchait pas avant d'avoir réveillé par le téléphone deux ou trois rédacteurs qu'il avait bien assez largement rétribués pour qu'ils ne pussent point protester ; implacable, il leur demandait compte de leur activité antichamique de la journée. Il finissait pourtant par succomber au silence et à l'assaut des remords ; c'étaient trois ou quatre heures où les rêves de souvenir alternaient avec des cauchemars difformes et incohérents. Une idée l'en sauvait dès la

pointe du jour, un appétit étonnant qui le mettait sur pied avec une espèce d'allégresse: les journaux, les revues. Tenir dans ses mains, déplier les feuilles dont l'odeur d'encre fraîche l'excitait quasi sexuellement, courir du mot le plus perfide à l'accusation la plus adroite et sentir, dans sa chair à lui, comme par un dédoublement, le mal dont cette phrase irait poignarder là-bas le cœur du noir malfaisant...

C'était cette pâture de haine seule qui le faisait vivre ; et voici que, ce matin-là, sa drogue lui était retirée. Il avait assez la pratique des hommes pour comprendre tout de suite. Quand se referma sur lui la porte du cuistre qui venait de lui faire défaut, il murmura : « C'est loupé », et il descendit lentement l'escalier en se retenant une ou deux fois à la rampe, car les degrés s'enfonçaient dangereusement sous ses pas. L'air lui fit du bien; mais il lui fallut quelques instants, quand il fut monté dans sa voiture, avant qu'il pût élever la main vers la clef de contact. Il démarra pourtant de toute sa fougue ; il avait déjà retrouvé sa fureur d'agir et il se jetait avec ivresse dans une voie nouvelle et suprême.

Le lendemain, Cham le vit surgir devant lui vers le soir, comme la première fois, mais à la porte même de l'hôpital. Il titubait un peu, roulis de l'avion ou désespoir. Il tendait un billet au professeur noir en lui souriant d'un singulier rictus, et celui-ci, au moment même où il toucha le papier de ses doigts hésitants, entendit nettement craquer l'ampoule de cyanure entre les dents de « Tout-va-bien », qui tomba raide, ayant remis aux mains du nègre à la fois l'ordre de le faire revivre à peine d'avoir causé sa damnation et la supplication de le laisser connaître cette survie aux côtés de son Anne.

CHAPITRE TROISIÈME

QUELQUES mois s'écoulèrent; et puis commença pour l'humanité son âge le plus étrange, cette période d'environ une année où l'on put voir des morts vivants prendre part à l'activité des rues et des bureaux, ouvrir des comptoirs, donner des concerts et prêcher des homélies. Seule une génération qui avait connu les conditions de vie anormales de la guerre, qui s'était habituée à coudoyer ses bourreaux en tramway et à vaquer à ses affaires entre deux pluies de bolides pouvait s'accomoder de ces promiscuités avec la mort et de ces relations de bon voisinage avec des squelettes ambulants. Cette accommodation se fit très vite, une fois éteinte l'activité pamphlétaire suscitée par Lucien Queur et lorsque, au contraire, les organes de presse de la Fondation scientifique eurent à petites doses répandu la notion des bienfaits qu'on pouvait attendre d'une application prudente de la reviviscence.

Un vieux journaliste qui assista rue de Rivoli à la traversée du trottoir par un Sec sortant de son hôtel pour monter en voiture raconte qu'il avait vu tout juste la même petite émeute de curiosité anodine en 1911, à peu près à la même place, pour l'apparition de la première jupe culotte.

Le vieux savant mandingue, voûté par l'épreuve, continuait à la Malmaison du Kivu de préparer à leur apostolat ses premières créatures, dont quelques-unes déjà avaient publié, sur l'avenir de la cérébralité, des Mémoires qui occupaient les revues savantes des trois mondes. Mais depuis ces deux opérations forcées sur Anne Queur et son père, opérations forcées qu'il regardait comme de redoutables avertissements envoyés par le ciel, il n'avait plus qu'exceptionnellement donné le branle à la machinerie compliquée de dessiccation et de la réanimation artificielle. Par contre, les vingt-cinq professeurs délégués au Kivu par la Fondation scientifique en avaient rapporté dans toutes les universités du globe la méthode du docteur Cham ; et de tous les grands hôpitaux du monde s'étaient mis à sortir des squelettes vacillants, encore malhabiles à conserver leur équilibre sous le poids exagéré de leur crâne farci de métaux rares et de sang synthétique et qui tantôt venaient réoccuper la place qu'ils avaient laissée vide quelques semaines auparavant dans leur cabinet de travail ou leur laboratoire, tantôt et plus souvent, obéissant tout de suite au remarquable instinct de collaboration

qui caractérisa leur catégorie, gagnaient les collèges créés pour le travail en commun des Purs Cerveaux.

La sélection des patients, ou plutôt leur élection à la redoutable survie, ne s'opérait plus, comme chez Cham, d'après un critérium de vocation religieuse ; mais la double condition qui affectait les reviviscences suffisait à déterminer assez étroitement le peuple nouveau qu'allaient former les Secs et en limitait le nombre. Premièrement, pour passer outre à l'horreur naturelle qu'inspirait aux hommes l'état squelettique, il n'était que des malades exceptionnels, inspirés soit par le zèle de servir le progrès de la race humaine, soit par le désir de poursuivre une œuvre que la mort allait venir interrompre — en tous les cas, par un idéal spirituel au moins aussi rare que le dévouement mystique des hôtes de la première Malmaison. D'autre part, la Fondation scientifique, par un souci d'efficience industrielle, n'encourageait à survivre que des sujets également exceptionnels, ingénieurs, médecins ou artistes menacés de mourir jeunes avant d'avoir donné la pleine mesure d'un talent avéré. La première de ces deux conditions requises explique que le peuple des Sourires, jusqu'à son abolition, se montra si radicalement différent de l'humanité moyenne par le sens de l'universel.

Ces squelettes séculiers, autant pour éviter à la foule une exhibition macabre que pour bâcher contre les intempéries et les accrochages le délicat réseau de leurs câbles de platine (rien n'eût été moins commode dans le métro, aux heures d'affluence), revêtirent une grande lévite à capuchon, analogue à celle que la jeune Anne Queur s'était fait confectionner au Kivu. Ils adoptèrent le port d'une espèce de canne-béquille assez haute, qui leur servait d'appuie-tête dès qu'ils étaient au repos.

Quelques aberrants se manifestèrent (il y avait eu, pour des raisons accidentelles, un certain nombre de résurrections pratiquées sur des sujets imprudemment désignés, dont la vocation était incertaine ou les titres intellectuels insuffisants) qui voulurent, à l'aide de rembourrages, de perruques et de masques, porter de nouveau le costume des vivants. Un incident eut lieu à Longchamp : la foule, par un curieux sursaut, s'exaspéra brusquement contre le ci-devant minotier-ministre Matayot-Theiss, demeuré sénateur, car aucune loi ne prononçait la déchéance d'un parlementaire parce qu'il avait subi l'opération de Cham, grand original et turfiste invétéré, qui s'était acquis la résurrection par l'argent et les influences, et que l'on vit s'avancer vers le paddock, roulant comme un brick mal lesté, en jaquette et haut de forme de derby, la jumelle en bandoulière et son crâne lourd entièrement enrobé dans une tête postiche qu'il avait pris la précaution de faire modeler sur la sienne du temps qu'il finissait de vivre et qu'il intriguait pour revivre. La police intervint pour le protéger et il y eut des coups ; et brusquement (on portait encore beaucoup la mitraillette de poche) une rafale crépita qui faucha le chapeau gris et fit voltiger en nuage les cheveux roux de la perruque. Mais le cœur artificiel était à l'épreuve des balles et la boîte cranienne était renforcée d'un mince blindage impénétrable ; quant à la nourrice de sang synthétique, elle était compartimentée en nombreuses sections étanches. Matayot-Theiss se retira sous une protection policière devenue inutile, car la foule, de le voir encore debout, refluait en tous sens dans une sombre terreur.

Pareilles frictions entre les Secs et les vivants ne furent pas nombreuses. Il faut citer pourtant les troubles qui marquèrent à New-York le premier concert Machek.

Joseph Machek était un pianiste et compositeur tchèque, tempérament romantique et exalté, qu'avait rendu célèbre son premier grand succès : le « Concerto pour Anne Queur ». L'histoire déjà légendaire de la jeune fille enlevée à sa joie d'être belle et de goûter à l'amour et changée en macchabée articulé lui avait inspiré une musique simple et désespérée, dont la puissance, la richesse des thèmes et les développements d'une habileté cachée avaient enchanté l'amateur moyen et fléchi la critique, cependant prévenue contre un sujet aussi littéraire. Son triomphe eut pour le jeune musicien, jusqu'alors pauvre et méconnu, une conséquence paradoxale. Il avait été si sincèrement bouleversé par l'aventure de la jeune Française, il avait tenté de mettre tant de choses dans les airs où il voulait restituer sa forme perdue, il était si bien conscient de n'y avoir réussi que d'une façon imparfaite et dérisoire que sa brusque double gloire célébrée à la fois par le grand public et par les musiciens le révolta comme une injustice et une incompréhension. Surtout, il se désespéra de se dire que, si les critiques à peu près unanimes le plaçaient d'emblée au rang des maîtres, c'est donc qu'il avait approché la limite de la réussite humaine. Et il était si loin cependant de ce qu'il avait tenté ! Il se confirmait par là dans le sentiment qu'il demeurerait impuissant à réaliser son rêve.

Là-dessus, il apprit l'épique suicide du père Tout-va-bien. L'idée fit son chemin taraudeur pendant quinze jours ; il mit à l'exécuter des ruses enfantines et savantes, machinant tout un trompe-l'œil pour que sa mort parût

naturelle et faisant tenir à la Fondation scientifique son testament secret par des voies influentes. Le conseil anonyme des sages n'aurait certes pas autorisé la résurrection si le suicide avait été certain. Le cadavre bénéficia du doute et fut admis à l'immortalité sèche par un radiogramme de Toronto.

L'automne suivant, l'Association philharmonique de New-York annonçait, pour son programme de rentrée, la première audition du « Second Concerto pour Anne Queur », de Joseph Machek, interprété par l'auteur et par l'orchestre de l'association.

La raison du scandale fut minuscule. Il ne semble pas qu'aucune cabale ait été préparée; aucune campagne d'excitation ne s'était déclarée dans la presse, qui faisait la publicité la plus large et la plus enthousiaste à cette expérience inouïe : la version « post mortem » d'un chef-d'œuvre ; comme si Chopin mort et ressuscité revenait écrire et jouer une deuxième « Marche funèbre ». Et, d'autre part, aucune erreur à la Matayot-Theiss ne fut commise par le pianiste bohémien. Dans la grande salle comble, quand apparut sa forme noire encapuchonnée et que, du pas chaloupé des Cerveaux Lourds, il eut traversé l'estrade pour gagner son tabouret, il n'y eut qu'un inévitable et long frisson et puis un impressionnant silence. L'accord bien connu fut donné par l'orchestre qui exposa la phrase initiale du concerto de Machek telle que chacun l'avait cent fois entendue ; par ce début fidèlement répété on comprit que l'œuvre nouvelle serait bien un développement de l'ancienne, sa transposition par delà la connaissance de la mort ; et le frisson reprit, de rang en rang, passant sur les épaules nues et sur les crânes chauves. Jamais un public n'avait été plus fervent dans l'attente. Puis, à la trente-quatrième mesure, lorsque l'instrument solo écarte tout à coup l'évocation par les violons de la beauté perdue et prononce la parole de révolte, une femme, dans une baignoire, éclata d'un rire hystérique. Un homme se leva au balcon et invectiva contre le pianiste. Toute la salle ne fut plus qu'une grande houle où se mêlèrent extraordinairement les crises de larmes et les colères.

Ce public américain, à la fois enfantinement dur et enfantinement émotif, avait armé sa sensibilité en vue de l'épreuve et s'était préparé en imagination à ce contact avec le mort virtuose. Mais sa prévision venait d'être prise en défaut sur un détail, et l'instinct d'horreur n'étant plus maîtrisé à l'avance se ruait par cette faille. Le pianiste, sinon posthume du moins « postmortel », portait sous la dernière phalange de chaque doigt un coussinet pneumatique afin d'amortir le bruit de l'os contre l'ivoire. Infime particularité, on le voit ; elle suffit à créer l'impression décisive de gêne, d'anomalie, de monstruosité, parce que les doigts décharnés du squelette ne faisaient pas plus de bruit en heurtant les touches que ne l'eussent fait des doigts de chair, parce que la chair absente était ainsi cruellement évoquée et parce que d'imaginer cette prothèse qui la remplaçait donnait un irrésistible hérissement de tout l'être.

Ah ! la chair luttait, la chair ne se déclarait pas vaincue, la chair employait toutes ses ressources cachées pour sa révolte contre le grand attentat qu'on préparait contre elle ! La confusion régna pendant deux grandes minutes dans la haute nef sonore, avec des femmes quittant leur place, avec des hommes debout s'interpellant du parterre aux étages, avec une jeune fille évanouie qu'on transportait et au milieu des « chut ! » et des protestations de tout un parti chez qui l'admiration de Machek ou la passion de la nouveauté l'emportait sur la répulsion atavique pour tout ce qui a touché la mort ; deux grandes minutes pendant lesquelles le pianiste rédivif, penché sur le clavier de tout le poids de sa tête bondée, continua, comme s'il avait joué pour lui seul, de dérouler l'implacable phrase par laquelle dans le Premier Concerto la conscience humaine oppose une sombre et impuissante condamnation au rapt de l'enfant printanière ; puis le chef d'orchestre Rebengarten, avec toute son énergie d'ancien évadé d'Autriche, enleva des deux bras le grand largo par quoi le Second Concerto se sépare de la version mortelle et monte d'un coup d'aile jusqu'à des sommets inconnus.

Le prodige agit comme un signe céleste. La puissance du tutti domina les rumeurs ; la surprise, l'intérêt d'assister à la bifurcation de l'œuvre nouvelle d'avec l'œuvre conçue dans les liens de la chair l'emportèrent sur la peur antique des squelettes porte-faux ; la grandiose architecture d'accords qui s'élevait progressivement, si sublime qu'on s'étonnait de pouvoir en suivre les degrés toujours ascendants et qu'on lui vouait une humble reconnaissance de ce qu'à de telles altitudes elle se laissât encore percevoir des humains, cet ordre impérieux de terrasses harmonieuses étagées jusqu'au plus haut des cieux imposa le silence. On s'assit, on se tut, il n'y eut plus que les sanglots isolés d'une femme brisée, mais qui ne voulait plus s'en aller. Puis, une fois ce portique d'entrée édifié solennellement dans toutes les mémoires (« présent pour chacun de nous jusqu'à notre dernière heure », comme l'écrivait le lendemain le critique de la « New Tribune »), il se fit une pause d'une

mesure, mais aussi importante que cette césure profonde qui sépare la vie de la résurrection et qu'avaient traversée Anne Queur et Joseph Machek.

Alors le piano reprit en solo, incroyablement faible malgré sa sonorité magnifique et la puissance du virtuose, incroyablement seul après ce déploiement de toutes les ressources instrumentales de toute la multitude exécutante. Et ce fut le moment le plus tragique, cette rentrée en contact avec l'auteur squelette qu'on avait oublié. Toute la salle oscilla sous le choc, on entendit des soupirs, on vit des têtes s'effondrer dans des mains ; il fallut encore soutenir et emporter des évanouies. Si, à cet instant, la partie ne fut pas définitivement perdue, si l'équilibre ne fut pas irréparablement renversé et si le concert ne finit pas en émeute, Machek le dut sans nul doute à la prudence qu'il avait eue, à la concession qu'il avait faite, peut-être, de ne rentrer dans le jeu qu'avec un thème connu du public et consacré par l'admiration du monde.

On sait (puisque cette œuvre est le seul monument musical qui nous ait été conservé de l'art rédivif et que l'on ait reconstitué en entier malgré les censures qui tentèrent d'en supprimer les éditions) qu'après la formidable annonciation d'un âge nouveau par tout l'orchestre le Second Concerto revient au texte du premier et fait reprendre par le piano cet andante du troisième mouvement qui avait fait le triomphe de l'œuvre primitive. Ce pathétique effet de contraste, qui ne manque pas d'enthousiasmer la majorité du public, a toutefois souvent été critiqué comme assez facile, assez théâtral et caractéristique de ce que l'écriture musicale des Secs avait d'artificiel et tenait de la rhétorique. Mais ces critiques n'ont peut-être pas suffisamment observé que ce retour au texte familier était imposé par une limite de résistance nerveuse judicieusement présumée chez l'auditeur. Les abonnés de l'Association philharmonique, ce premier soir, alors qu'ils étaient de nouveau sur le point de se lever en tumulte et de quitter la salle, se laissèrent apaiser par leur respect pour une phrase incontestée, par leur curiosité aussi devant ce bouleversement qui introduisait dans le premier mouvement de la version nouvelle un thème repris au troisième mouvement de l'ancienne.

Un autre sentiment presque angoissé gagna bientôt les plus avertis et se communiqua de degré en degré jusqu'au niveau des gens du monde. Au lieu de se séparer soudainement du cours universellement connu du Premier Concerto, comme il l'avait fait à l'endroit où explose le largo par tout l'orchestre, le piano maintenant changeait l'essence même de l'ouvrage ancien tout en suivant les méandres et la cadence générale ; on assistait à une étrange transformation de la matière sonore par une technique que l'on n'arrivait pas à discerner, que les critiques les plus experts croyaient à peine entrevoir et qui élargissait de mesure en mesure l'ancien courant mélodique jusqu'aux proportions d'un grand fleuve aérien qui emportait l'auditoire à pleine voile.

« C'était, écrivait encore le lendemain dans son enthousiasme le chroniqueur de la « New Tribune », comme une merveilleuse parole qui nous aurait été livrée dans une langue infiniment plus développée et plus complexe que la nôtre et que notre débile intelligence n'aurait fait que commencer de comprendre. Quelque chose comme ces illuminations, ces perspectives, ces profondeurs qui vous étaient imprécisément révélées par un texte de Virgile, à sa première lecture, quand vous étiez un latiniste ardent, mais novice, et que les « Eglogues » se trouvaient pour la première fois entre vos mains impatientes: vous ne compreniez pas et pourtant vous compreniez et c'est pourquoi vous étiez transporté d'une émotion si haute. » Un autre critique, celui de la « Musical Review », expliquait ainsi son impression neuve : « Des dimensions cachées de la musique nous ont été révélées. Nous étions hier un public de moines grégoriens, initiés au seul plain-chant et qui s'aperçoivent soudain que le « cantus firmus » qu'ils écoutaient s'est mis à se développer mystérieusement dans les espaces inconnus de l'harmonie. »

Désormais Machek était le maître de ce grand soir. Il put sans résistance entraîner à travers les étendues de la musique nouvelle un public passionné par la surprise, qui ne saisissait que par lambeaux les découvertes d'une technique aux puissances multipliées, mais qui se confiait à ses prestiges et se laissait aller à l'émotion grandissante de l'immortelle harmonie. Par les mouvements de l'ensemble des archets, cadencés comme ceux de l'amour, par les flûtes immobiles, par le combat contre l'ange que livrait éperdument la gesticulation du chef d'orchestre et par la magie suprême qu'exerçaient les doigts vertigineux du squelette en domino noir et aux phalanges coussinées, naissait pour les sens unifiés des dix mille auditeurs une forme adorable de sons, sœur surhumaine de la forme de chair dont le génie de Machek se lamentait d'être à jamais séparé par la mort ; une forme aussi lisse que les jeunes seins d'Anne, aussi fermement onduleuse que la courbe de sa hanche, aussi bondissante que

ses exaltations vers le plaisir ; la forme même de la vie charnelle.

C'est pourquoi le Second Concerto marque une date dans l'histoire des Ranimés. Il jette un pont entre eux et les vivants ; c'est lui qui a permis la courte expérience du mélange des uns et des autres dans la vie quotidienne. Quoi ! ces monstres, ces squelettes dont des prophètes avaient annoncé qu'ils allaient fonder une civilisation sèche, d'où les plaisirs humains seraient bannis puisqu'ils étaient incapables de les ressentir, au contraire leur première manifestation artistique était pour glorifier ces plaisirs, pour en exprimer le regret avec une puissance nostalgique jamais égalée ! Bien loin de vouloir prêcher comme le docteur Cham un ascétisme contre nature, ce squelette-ci venait enrichir d'une variété incomparable la collection de nos joies sensuelles ; il venait nous révéler des frissons que nous avions ignorés ; sa musique nous expliquait, nous détaillait notre adoration du corps féminin mieux qu'aucune peinture ou qu'aucun cantique des cantiques ne l'avait jamais tenté. On pouvait donc s'entendre. Et puis la pitié s'en mêlait, la facile entremetteuse : pauvre squelette qui avait perdu sa propre chair et celle de la belle Anne ! Car la légende eut vite décidé que Machek avait été dans sa vie mortelle l'amant de la jeune fille. L'auteur des concertos devint un héros de romances.

Toute la période qui suivit fut marquée du signe de Machek. Une réaction s'opérait chez les Secs contre les principes cathares de leur auteur Cham. L'esprit émane de la chair et, séparé artificiellement d'elle, il en rêve et aspire à la rejoindre. L'erreur du docteur noir avait peut-être été de doter ses créatures de la vue et de l'ouïe ; les Cerveaux Affranchis employèrent toutes les ressources de leurs facultés multipliées à développer, à magnifier les deux sens qui leur restaient et auxquels ils demandaient de suppléer aux autres. Nombreux furent les cas de mathématiciens ou de médecins à qui la Fondation scientifique avait décerné la survie et qui, une fois squelettes, devinrent peintres ou musiciens.

Les augures anonymes de la science assistaient de loin, comme le docteur Cham, à cette évolution imprévue et ils ne l'approuvaient pas plus que lui. Mais pas plus que lui, malgré toute leur puissance, ils n'étaient les maîtres de revenir en arrière. Les vivants à présent s'étaient emparés de la découverte, dont les laboratoires de la Fondation n'avaient pu conserver longtemps le secret. On ressuscitait à bas prix dans toutes les capitales ; il y avait des réclames pour les cliniques de reviviscence dans tous les urinoirs parisiens. C'est vers Paris, le Paris renaissant de ses cendres morales et plus brillant qu'en 1925, que convergeaient d'instinct les intelligences des morts. Paris les accueillait avec sa gouaille et son indulgence amorale. La facilité parisienne acceptait volontiers cet hommage à la chair à quoi s'employait paradoxalement une partie du génie de ces Purs Cerveaux ; Paris s'en flattait naïvement comme d'un tribut acquitté à sa propre gloire ; et l'humanité tout entière, à l'exemple de Paris, mais moins spontanément, se laissait aller à la conviction tentante que cette vie-ci est la bonne, puisque les morts le disent et que la part de la chair est la meilleure, puisque les trépassés ne cessent pas de lamenter la chair.

Il y eut aussi une tendance à leur abandonner les soins de l'intelligence, puisqu'ils nous y dépassaient de si loin, et à nous en tenir aux travaux du lucre. Ils n'avaient qu'à penser pour nous, eux qui pensaient si bien ; nous leur apporterions leur sang synthétique et nous les divertirions par les plaisirs qu'ils aimaient. C'est alors qu'on vit les vivants se détourner malheureusement des sciences et des ambitions philosophiques. C'est alors aussi qu'on vit apparaître à Paris, à Berlin et à Londres ces spectacles nus pour squelettes, dont le faste et le scandale sont demeurés légendaires.

Quand les hôpitaux du monde entier s'étaient mis à vulgariser les résurrections, quand à prix d'argent, poussé par n'importe quelle aberration du sens vital, n'importe qui avait pu acquérir la survie, le niveau moyen de l'intellectualité sèche avait tout d'abord baissé rapidement. Ni Cham ni les collèges des experts universitaires n'exerçaient plus leur sélection sur les candidats à la reviviscence ; la phalange des Purs Esprits tendait à devenir une foule. Mais il apparut bientôt que cette foule développait ses connaissances suivant une progression géométrique — à cause de l'intuition fulgurante des Secs, à cause aussi du commerce incessant et complet de leurs idées qui s'établissait silencieusement entre eux de cerveau à cerveau dès qu'ils se rencontraient et qui, tout en leur laissant à chacun leur intelligence propre, constituait entre eux une sorte de grand fond d'intelligence commune qui profitait des acquêts et des progrès de chacun et servait à chacun de mémoire collective. Un Sec ne possédait pas seulement ses propres connaissances ; il pouvait puiser dans la masse des connaissances de tous ses semblables et par contre il contribuait à augmenter cette masse par chacune de ses découvertes ou de ses inventions. Il avait ainsi deux intelligences, la sienne et celle du peuple sec ; et petit à petit il se créait aussi

deux consciences, la sienne et celle de la collectivité.

On a dit plus haut que l'instinct collectif, autant qu'un sage souci de ne pas scandaliser les vivants par une cohabitation inutile, avait bientôt poussé les squelettes à prendre logis dans de vastes hôtelleries réservées, qu'ils situaient généralement aux portes des grandes cités et qu'on appela des Malmaisons en souvenir du bungalow blanc sur la colline du Kivu. Conséquence de l'afflux des Allégés vers Paris, une des principales Malmaisons, celle qui allait historiquement devenir la plus importante, se trouvait dans la forêt de Fontainebleau. C'est là que Lucien Queur était revenu avec sa fille ; c'est là que Joseph Machek s'était retiré après avoir promené autour du monde le Second Concerto.

Anne Queur avait longtemps refusé de voir le musicien ; puis leurs formes fantomales s'étaient rencontrées une nuit dans une allée ; ils avaient échangé le plus profond de leurs pensées. Et depuis lors ils pensaient ensemble, souvent seuls, souvent avec Lucien-tout-va-bien, qui faisait fuir les autres Décharnés ; car son idée fixe, celle qu'il communiquait impérative à tout venant et qu'il enrichissait méthodiquement de toutes les idées connexes qu'il recevait en échange, c'était celle qu'il avait exprimée au docteur Cham sur le seuil de la maison blanche, devant le coucher du soleil africain : « Vous, moi ou un autre, nous ferons bien un autre miracle. » Ce miracle, c'était la résurrection de la chair. Or tous ceux à qui il s'ouvrait de son dessein tenace et démesuré et à qui il enlevait en réponse tout ce qu'ils pouvaient fournir sur ce dessein d'idées ou de connaissances s'écartaient de lui comme d'un intouchable. Les uns, ceux de la pure obédience chamiste et puritaine, parce que sa folie leur paraissait sacrilège ; les autres simplement parce que leur intelligence réprouvait un espoir impossible : pour leur raison sèche, la faiblesse d'une espérance illusoire était une faute lourde.

Les hôtes de la Malmaison subparisienne évitaient aussi de rencontrer Anne Queur et Joseph Machek ; un instinct de conservation les détournait de connaître la profonde nostalgie de la chair qui habitait ces deux crânes appuyés l'un à l'autre. Les trois miraculés accidentels formaient, chose assez rare, un groupe fermé qui ne se mêlait pas au monde de leurs pareils.

Notre imagination infirme nous représente mal ce que pouvait être le long entretien sans paroles de ces trois êtres encapuchonnés comme des moines, soucieux de se dissimuler l'un à l'autre leur masque au rictus fixe ; la jeune fille à qui avait été arraché le vêtement suave de son corps et les deux hommes qui s'étaient suicidés, l'un pour la rejoindre, l'autre pour parvenir à restituer par des sons sa forme disparue. On montre encore le banc où ils s'asseyaient le soir sous les grands chênes, à mi-flanc d'une faible colline tournée vers le nord-ouest. Ils étayaient leur menton à leurs cannes-béquilles. Anne et Joseph imaginaient longtemps les parfums de la nuit et sa fraîcheur qu'ils ne sentaient plus. Tous trois ne se lassaient pas de contempler au loin, de leurs yeux artificiels plus puissants que les nôtres, le grand halo de lumière qui était Paris.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'ECHEC de la symbiose tient à de nombreuses raisons. Certains disent que la seule est la colère divine ; mais les causes humaines suffisent à expliquer cette faillite. L'infériorité des vivants devait amener leur réaction, en défense contre une nouvelle espèce d'individus qui les dominaient d'une intelligence incomparable ; ce fut, sur une plus grande échelle, le même phénomène que l'antisémitisme. Intervinrent aussi des influences accessoires.

L'une des plus claires consista dans le statut juridique qui fut assigné aux Revivants. La question n'était pas simple. Ces squelettes revigorés continuaient-ils la personne qu'ils avaient été du temps de leur chair ? Dans ce cas leurs héritiers restaient indéfiniment privés de leur succession ; on créait ainsi une classe nouvelle de spoliés, et qui pouvait devenir très nombreuse. A ce désordre économique

s'en ajoutait un autre : il n'était pas souhaitable, puisque les Décharnés, dans leur très grande majorité, se réunissaient en colonies en dehors du monde, qu'ils gardassent la propriété de tout leur patrimoine ; c'eût été restaurer une espèce de main-morte au profit des Malmaisons.

On finit, sur l'initiative des Secs eux-mêmes (ils avaient au plus haut degré le sens social), par adopter un arrangement international assez bizarre. En vertu de cette législation universelle le candidat à la reviviscence, par le même acte d'état civil où il était tenu de déclarer sa volonté de revivre, devait faire dévolution de la moitié de ses biens à ses héritiers ou à des légataires. Ce compromis laissait subsister pour une moitié les inconvénients de la première solution. En peu d'années il y eut un nombre d'héritiers à demi frustrés qui se voyaient avec mauvaise humeur affligés d'un « de cujus » passé au rang de Sec et à peu près immortel. Ce n'est pas parmi eux qu'il fallait rechercher beaucoup d'admirateurs du docteur Cham.

Une autre cause du refoulement des Secs, moins directe mais curieuse, fut la question du mensonge. Les Purs Cerveaux ne pouvaient se dissimuler entre eux leur teneur intime ; leurs pensées s'élaboraient comme une musique perceptible à tous leurs semblables ou comme une rapide et continuelle végétation qu'ils auraient pu voir à travers les crânes. Mais il ne semble pas que logiquement le mensonge eût dû leur être impossible dans leurs communications avec les hommes, puisque ceux-ci étaient insensibles aux radiations cérébrales ; un Ressuscité communiquant avec un autre ne pouvait altérer sa pensée véritable et les ondes qui la transportaient, mais aucune raison physique n'empêchait qu'il écrivît à un vivant des choses mensongères. Ici intervenait cet extraordinaire discernement qui rejoignait les préceptes religieux, cette intuition fulgurante qui égalait la somme des expériences dix fois séculaires résumées en un commandement de Dieu. L'intelligence des Secs, aussi bien leur intelligence particulière que cette grande connaissance commune qui totalisait les savoirs de chacun d'eux et leur servait de réserve intellectuelle, condamnait la tromperie. On a dit que la simulation envers les vivants leur était impossible parce que les autres Sourires, pénétrant leurs pensées, y auraient vu la trace de l'insincérité comme une souillure. Ce n'est pas cette sanction qui les détournait de la tricherie mais bien la notion que la tricherie est un mal pour le tricheur lui-même, qu'elle lui cause un dommage hors de toute proportion avec le faible avantage immédiat qu'il peut s'assurer par elle.

Cette confirmation scientifique de la nocivité du mensonge fut l'un des grands héritages moraux que nous laissèrent les Allégés. Dès cette époque où ils se mêlaient à nos trafics, époque où la science et la philosophie des vivants déclinèrent très vite de par le découragement des chercheurs surpassés par les Secs, on remarque entre les rares travaux intéressants des hommes charnels de bons essais sur le mensonge, sur les tares qu'il imprime à la parole, sur les déformations qu'il laisse à l'intelligence et l'affaiblissement qu'il cause à la mémoire.

Les vivants, toutefois, ne manquaient pas d'user de leur faculté de mentir aux Squelettes. Car les radiations mentales émanaient de leur cerveaux trop faiblement, paralysées et affaiblies qu'elles étaient par toutes les activités parasites de leurs viandes épaisses, pour que pussent les percevoir les cerveaux cependant affinés et dégagés des Sans-Viscères. Les vivants pouvaient donc mentir, et c'était leur seul avantage sur les Revivants, qui ne le pouvaient point ; et dès lors ils leur mentaient comme les nègres mentent aux blancs, gratuitement, pour le plaisir d'exercer sur eux un pouvoir, pour se convaincre d'une faiblesse de leurs maîtres. Ce vice dans leurs relations ne contribua pas médiocrement à les empoisonner.

Car ces relations devinrent impossibles. Dominés dans toutes les spécialités par ces travailleurs silencieux qui ne connaissaient pas le sommeil, les hommes d'avant la mort, s'ils étaient des classes possédantes, détestaient ceux de l'au-delà pour la concurrence que ces derniers leur faisaient dans toutes les activités supérieures de la vie professionnelle et aussi pour cette disposition successorale qui les frustrait ou pouvait les frustrer de la moitié de leur héritage ; s'ils étaient prolétaires, pour ce pouvoir obscur qu'ils voyaient s'amasser du côté des Malmaisons et pour la doctrine aristocratique qui commençait à se dégager de différents travaux des Secs, bien que par une espèce de consigne ils se fussent soigneusement gardés de se mêler de politique. Et les hommes de chair étaient, en retour, l'objet de la part des Cerveaux d'un mépris triste et désespéré.

La deuxième campagne contre les Secs, autrement importante que la cabale naguère improvisée par Lucien Queur à son retomber d'Afrique, bénéficia d'un renfort imprévu en la personne de Matayot-Theiss, le mitraillé de Longchamp. Son aventure au pesage et les trois balles inoffensives qui lui avaient bosselé le blindage du crâne n'avaient pas détourné

l'ancien ministre de son acharnement à retrouver les jouissances de sa vie ancienne. Après tout, c'était aussi une espèce d'Anne Queur, ce grotesque ; seulement ses vanités à lui, au lieu de s'appeler la flamme froide qu'allume un brillant rose en pendentif sur une robe de bal, au creux bleuté de vos seins, ou bien la chaleur qui monte à la poitrine parce qu'un danseur doué de prestige vous prend impérieusement le bras presque sous l'aisselle à la fin d'un tango, ses vanités se nommaient le plaisir de renverser un ministère, de trouver régulièrement son nom dans les rubriques mondaines et sportives, d'avoir dans son antichambre deux députés et un directeur de journal et de pouvoir ordonner par le téléphone un virement de quelques millions de banque à banque. Question de signes ; c'était chez l'une et chez l'autre le même enracinement, jusqu'au plus profond de la pensée, de la gloire de vivre que l'abolition de la chair n'avait pu extirper.

Camouflé en vivant, toujours ganté (et Clemenceau aussi l'était bien toujours) pardessus ses mains pneumatiques, cravaté jusqu'au menton et son masque articulé qui lui avait coûté le prix d'un yacht toujours fardé de frais, l'incroyable squelette matelassé conduisit du fond de son hôtel de l'avenue Marceau l'offensive contre les Malmaisons. Il y joua le rôle qui avait été celui de certains grands juifs dans l'antisémitisme, y apportant un zèle rageur à la destruction de sa propre espèce, y cherchant une revanche sur le destin — ou sur sa propre erreur — qui l'y avait incorporé.

Il obtint rapidement le « numerus clausus » des Squelettes dans les laboratoires et les universités, la réduction à un quart en usufruit de la part non dévolue de leur succession, le contrôle des Malmaisons par une police spéciale. Sa présence à la tête du mouvement anti-Sec sauva d'ailleurs les Revivants ; car il n'aurait pu promouvoir contre eux de mesure tout à fait radicale sans s'atteindre lui-même. C'est ce que lui reprochait vivement un jeune leader ouvrier, Gabriel, devenu populaire en ameutant la France contre les Squelettes. Matayot-Theiss se débarrassa de lui en lui faisant appliquer la loi contre les tribuns, une de celles qu'on avait votées par précaution contre les hitlérismes futurs. Puis il le sauva de l'exil et le conserva dans son état-major.

Un à un, les autres pays imitèrent la France, allèrent rechercher dans l'arsenal archaïque du nazisme les mesures antijuives, anachroniques comme des sagaies de panoplies, pour les appliquer aux Purs Esprits. Ceux-ci se replièrent entièrement sur leurs Malmaisons et n'en bougèrent plus. Ils avaient la persécution ; ils allaient avoir un chef et leur histoire allait entrer avec lui dans une phase nouvelle.

Le docteur Cham était mort au Kivu au milieu de ses premières créatures qui ne l'avaient jamais quitté, qu'il avait longuement préparées à leur mission et qui allaient devenir ses apôtres actifs. Eva Drayton présida, comme le statuaient ses dispositions dernières, à sa reviviscence (1). Et quand il fut Squelette, on put juger dans quelle étrange mesure la chair, même dominée par l'ascèse, absorbe et ralentit la puissance intellectuelle. Aussi bien dans le domaine de la science que dans son action que l'on hésite à qualifier de politique, de religieuse ou simplement d'humaine, l'inventeur prophète en quelques mois accomplit des prodiges auprès desquels son œuvre « ante mortem » faisait figure de modeste préface. Sa pensée désentravée par la mort prit son envol comme un ballon libéré de ses amarres.

La tradition représente comme une espèce de prédication mystique la foudroyante intervention du docteur d'os, de métal et de sang d'or. Elle nous dépeint tout d'abord le père des Secs du fond de sa Malmaison congolaise et, par l'organe de ses disciples qui passèrent de pays en pays, réformant le peuple épars des Squelettes, lui rappelant le dessein rédempteur qui avait inspiré sa résurrection, lui remontrant ses fautes et comment il avait laissé fléchir la ligne rigoureuse du service de Dieu qui avait été mise comme condition à la première reviviscence, ranimant son zèle dispersé et l'enrôlant tout entier dans une vaste croisade anticharnelle. Cependant il n'est guère possible que des machines pensantes aussi développées que les Purs Cerveaux se soient laissé endoctriner par le prêche de ces quelques Pierre l'Ermite, momies pérégrinant par le monde. Sans doute faut-il tenir compte de l'amère expérience que les Allégés venaient de faire en cohabitant avec les hommes de chair et de la réaction qui s'ensuivait ; comme aussi de ce qu'il existait une âme totale des Secs, plus réelle que celle d'aucune nation et de ce que les âmes collectives subissent plus facilement que les particulières d'incroyables dépressions et des maladies inexpliquées ; tout cela étant admis, il n'en reste pas moins que ce ne sont pas les simples sermons de quelques prédicateurs, fussent-ils géniaux, qui ont pu en quelques semaines unifier en un seul corps solidaire et homogène les Secs répandus par le monde et les rallier à la conviction que tout le mal est dans la chair ou

(1) C'est peu de semaines après cette opération que miss Drayton fut enlevée par les nègres. Le mystère de ce rapt rituel, et de ce que devint le squelette vivant de la missionnaire dans la forêt congolaise, sera peut-être éclairci quelque jour.

vient de la chair et qu'il faut instaurer le règne de l'esprit sur la terre. Pour réaliser en si peu de temps cette unanimité dans le zèle ascétique, pour y ramener ces éléments disparates, ces émules de Machek qui deux mois auparavant composaient des symphonies plus voluptueuses que des corps ou ces affranchis mal sevrés des vices matériels, à la manière de Matayot-Theiss, qui s'asseyaient aux loges grillagées des Néo-Tabarins, il fallut autre chose que le prêche puritain dont on nous rapporte le sommaire.

Il fallut — et c'est ce que les masses conçoivent difficilement parce que, malgré l'expérience fantastique qu'elles ont vécue, elles ne se sont pas affranchies de la notion que l'homme est un individu et rien qu'un individu — il fallut que la pensée collective des Squelettes, influencée par les idées nouvelles qu'y apporta le génie libéré du docteur prophète, se décidât pour un parti : celui de l'action immédiate contre la chair. Qu'on se représente un homme qui hésite entre deux lignes de conduite ; par exemple, qui se demande s'il quittera sa maîtresse. Son cerveau est un vase où se combattent des éléments opposés, mais solidaires. Lorsque l'alternative sera résolue, tous ces éléments réunis partageront le même sort ; il n'y aura pas une partie de l'amant qui restera près de l'amante et une autre partie qui s'en séparera; s'il part, ce qui en lui s'opposait au départ n'en partira pas moins, tout en affectant la personne entière de regrets et de douleur.

Dans les rares communications écrites que nous ont laissées les Secs, ils appellent précisément le « Vase » leur intelligence totale, ce réservoir commun de leurs connaissances et de leurs idées où chacun d'eux venait déverser ses découvertes et puiser son savoir. Tant que, dans cette grande cuve où se mélangeaient les opinions et les concepts, un équilibre se maintint entre le zèle des Squelettes d'Afrique, qui brûlaient de purifier la créature de ses guenilles charnelles, et la nostalgie à la Machek vers la vie corporelle, le Vase resta neutre, les opinions y demeurèrent séparées et contestantes ; ainsi, pendant la période de débat intérieur, l'homme en qui luttent les deux partis n'édicte aucune sentence et son jugement semble inerte. Mais après la mort de Cham et sa triomphale accession à la cérébralité pure, quand sa transcendante puissance de pensée ouvrit des perspectives nouvelles sur l'avenir de l'univers et révéla des vérités qui bouleversaient la science acquise, le Vase qui reçut cet apport en subit un changement comme change la pensée d'un homme quand il décide où est le bien ; et Machek aussi bien qu'Eva Drayton, Lucien Queur aussi bien que Cham lui-même, tout en conservant leur intelligence propre et leurs vues particulières, surent, admirent comme une évidence que le bien, pour l'humanité, c'est de guérir de sa chair. Car cette vérité leur apparaissait dans le Vase.

On s'est demandé pourquoi Cham ne fit pas directement aux vivants eux-mêmes cette révélation qui les aurait convaincus de ne plus laisser la chair gouverner le monde, mais de la réduire d'ores et déjà à la pénitence en attendant de l'abandonner joyeusement pour une vie plus haute ; et pourquoi, au contraire, il entreprit d'évangéliser les vivants par des sermons et des miracles, sans leur communiquer ces découvertes immenses dans l'ordre de la science et de la philosophie qui avaient confirmé sa thèse et lui avaient rallié l'unanimité des Purs Cerveaux. C'est que ces vérités étaient sans doute d'une altitude scientifique si lointaine qu'elles ne nous auraient pas été compréhensibles. Il ne servait de rien à Cham d'initier quelques-uns ; c'était la foule, c'était l'humanité entière qu'il voulait entraîner ; et comment enseigner à la foule des phénomènes, des divinations, des théories de la matière et du temps dont nous ne pouvons même pas entrevoir la portée et qui devaient dépasser en difficultés les plus raffinées constructions de la philosophie mathématique ?

Si le Vase communiquait à Lucien Queur et à Machek la connaissance des secrets de Cham, Cham apprenait aussi par le Vase la vérité qui était restée fermée à son austère conscience d'ermite, le mystère qui attachait Queur et Machek à la forme condamnée, le secret de la beauté des corps ; car rien de ce que pensait, de ce que savait l'un des Cerveaux ne demeurait étranger à aucun des autres, grâce à la grande communion des idées dans le Vase.

La part que Cham réserva, dans ses disciplines et dans l'organisation de la communauté des Secs, à cette dévotion pour les tendres voluptés condamnées a souvent été comparée à celle que l'Eglise catholique a laissé consacrer à la Vierge. Une question de noms a favorisé ce rapprochement. Car, dans une étude d'un essayiste anglais sur les Malmaisons parue vers la fin de l'époque de la symbiose, l'auteur appelait « Virginiens » cette secte de Squelettes qui avaient suivi Machek dans son culte pour la jeune fille Anne ; le nom leur resta. Ils s'étaient formés en une sorte de congrégation d'artistes, qui conservèrent les derniers leurs relations avec le monde des vivants ; nous gardons d'eux quelques ouvrages échappés à l'inquisition qui les poursuivit, volumes rarissimes qui

portent leur emblème, le squelette de Ligier Richier tendant un cœur vers le ciel — un cœur que l'on est libre d'écrire Queur ; l'état de squelette n'empêchait pas le calembour.

Cham ne prononça contre eux aucun anathème, mais rechercha leur accord et en quelque sorte leur pardon. Et quand il créa cette espèce de directoire que Matayot-Theiss et le jeune démagogue Gabriel, chef du mouvement antichamite, accusaient de toutes les turpitudes, sous le nom de Conseil des Morts, il voulut que Machek et Lucien-tout-va-bien en fissent partie. Il aurait même voulu y accueillir avec humilité Anne Queur elle-même. Mais elle refusa doucement. Elle menait une existence qui était anormale entre toutes celles des Morts-Vivants, fuyant ses semblables et même évitant son père et Machek depuis qu'ils avaient compris l'irrésistible enseignement de Cham. Elle seule paraissait ainsi tenter de se dérober à la communication des vérités du Vase. Elle seule ne voulait pas savoir.

Le cas de Matayot-Theiss était bien différent ; il avait recherché chaque occasion de rencontrer ces pareils à lui qu'il haïssait, et ce n'est pas lui qui aurait négligé cet avantage immense, qu'il croyait avoir, de profiter des connaissances du Vase. Il pensait ne pouvoir qu'y gagner, puisque ainsi plus rien ne lui restait caché des secrets de ses ennemis (ou de ceux en qui il voyait des ennemis) et de leur puissance. Il est vrai qu'en revanche il ne pouvait non plus rien leur dissimuler de ses plus secrètes pensées ; mais que lui importait ? Il n'avait pas l'intention de nier qu'il leur ferait la guerre.

C'est pour le rencontrer que Cham décida de venir en France. Il espérait que, quand il lui aurait révélé ses grands mystères qui avaient imprégné le Vase et décidé jusqu'aux Virginiens à condamner la chair, Matayot-Theiss rentrerait dans la discipline des Cerveaux et renoncerait à sa campagne absurde. Il l'espérait et il en aurait été sûr s'il n'y avait eu, il le savait, une possibilité contraire ; une seule, mais c'est celle-là qu'il appréhendait et qui se réalisa. C'était que Matayot-Theiss fût l'esprit de négation, qu'on appelle aussi le diable. Matayot-Theiss eut part aux vérités que détenait Cham et dont il lui apporta la vue ; il sut, à l'évidence, comme Cham et comme Machek et comme Lucien Queur, que le monde des vivants se préparait une déchéance effrayante s'il restait engagé dans les épaisseurs de la chair et que ce monde pouvait s'évader vers un avenir de pures félicités s'il apprenait à s'en rendre libre ; et cependant il choisit de s'opposer à ce bien si manifeste, de s'égaler à Cham en le combattant, et de conférer à sa propre personne un poids égal à celui du bonheur du monde puisqu'elle allait contrebalancer ce bonheur. Cham lut clairement cet orgueil triste et sut dès lors qu'on allait à la guerre.

Il n'en commença pas moins la propagande par laquelle il espérait ébranler les vivants dans l'enracinement profond de leurs habitudes matérielles. Les Secs s'étaient définitivement retirés dans les parcs réservés où ils avaient fait construire leurs grandes maisons basses, disparues à présent, mais dont nous connaissons par des photographies les lignes élégantes et strictes. Cham fixa sa résidence à la Malmaison de Fontainebleau. Il y fit emmagasiner des provisions de sang synthétique pour de longues années ainsi qu'une quantité de différents produits qui devaient servir à l'application de ses découvertes.

La première qu'il mit en œuvre fut celle de de la transmission universelle des radiations cérébrales. Jusqu'alors les Cerveaux ne s'étaient communiqué mutuellement par ces ondes silencieuses leur teneur et leur travail qu'à la condition d'être en présence, c'est-à-dire à courte distance les uns des autres et se voyant ou se sachant proches. Cham alourdit encore le crâne des Squelettes d'un engin qu'il y fit loger et qui intensifiait la portée des rayons mentaux jusqu'à les rendre perceptibles sur toute la surface du globe. Ainsi la conscience commune devenait vraiment totale ; elle ne dépendait plus des rencontres, des échanges plus ou moins fréquents de la vie quotidienne. C'est immédiatement que le Vase s'accroissait des trouvailles, des progrès qu'avait réalisés la pensée de n'importe quel Squelette en n'importe quel point du monde.

Notre imagination s'effare de ce commerce incessant d'idées, s'entrecroisant en tous les sens et tissant autour de la terre un réseau continuel de raisonnements et de songeries. Elle se représente mal comment les Cerveaux ainsi noyés dans cet immense trafic de concepts pouvaient les démêler et les organiser. Il faut admettre que l'attention jouait le rôle de sélecteur. On peut essayer de se figurer le Pur Cerveau régnant sur les ondes mentales comme nous régnons sur les ondes hertziennes ; son attention déterminait la longueur des ondes qu'il voulait se rendre sensibles, comme nous appelons à notre gré un bulletin d'informations ou un concert de musique de chambre, la voix de Londres ou celle de Paris. Pour compléter la comparaison de l'auditeur de radio, il faut admettre que cet auditeur dispose non seulement des émissions en cours à l'instant où il tourne le bouton de son appareil, mais aussi d'une collection uni-

verselle d'enregistrements dans laquelle il peut puiser, comme les Cerveaux pouvaient puiser dans la réserve totale du Vase.

L'appareil à irradier universellement la pensée fut décrété obligatoire. Seule Anne Queur demanda qu'on la laissât tranquille. Cham avait pour elle une exceptionnelle tolérance; il la traitait comme une malade sacrée. Il admit mystérieusement qu'elle demeurât isolée.

Quand ainsi fut unifiée en une seule conscience, un seul jugement et un seul vouloir la pensée éparse des Squelettes répandus sur les continents, quand la somme des connaissances et des aspirations contenues dans le Vase se fut synthétisée dans le dessein de sauver l'humanité en lui enseignant à se déprendre de la gangue charnelle, le docteur Cham, qui figurait l'exécutif de cette intelligence décrétante, put passer à l'action. Il avait pour ouvriers les hôtes de toutes les Malmaisons, si lointaines qu'elles fussent, et ses intentions leur parvenaient, elles étaient partagées par eux aussitôt émises ; jamais pareille discipline consentie n'avait existé dans aucune armée du monde et jamais les ordres d'un chef n'avaient été aussi fidèlement et aussi rapidement transmis. Car ce n'étaient pas tout à fait des ordres, mais des découvertes, des inventions que versait Cham à la grande urne du jugement commun ; et elles n'étaient mises en œuvre que si le jugement commun, qui s'en était enrichi, les trouvait bonnes après les avoir contrôlées par tout le savoir qu'il contenait déjà dès avant elles.

Cham, à vrai dire, semblait manquer de moyens industriels pour les entreprises qu'il se proposait ; les laboratoires qu'on a trouvés dans les Malmaisons, et qui furent immédiatement détruits dans la fureur agnostique des gens de Gabriel, paraissent avoir été fort simples ; mais Cham devait disposer de procédés qui nous sont entièrement inconnus même dans leurs principes et qui semblent avoir tenu du magnétisme et du psychisme plutôt que de la chimie ou de la physique.

Son programme, nous ne pouvons que l'imaginer, puisque seule la toute première partie en a été exécutée et qu'elle n'en constituait encore probablement qu'un prélude. On a conjecturé que Cham entendait tout d'abord avertir les hommes en s'adressant à leurs facultés corporelles elles-mêmes. Il ferait briller dans leur ciel des prodiges pour leur montrer le peu de prix de ces voluptés terrestres sur lesquelles ils restaient bestialement acharnés, alors qu'il leur suffisait de lever la tête pour voir au-dessus d'eux la promesse de félicités immortelles. Ce n'est pas par des raisonnements, par une dialectique et une éloquence hasardeuses qu'il entendait les séduire ; c'est par des plaisirs nouveaux près desquels les joies vite pourries qu'ils cherchaient en fouissant la matière la plus basse ne leur paraîtraient plus que la pâture bourbeuse qu'elles étaient en effet. L'événement vint arrêter son action après ce prologue. On a supposé qu'une fois établi par ces prestiges sur l'esprit des hommes, une fois assuré de les avoir conquis par cette démonstration de puissance et ces entrevisions d'un extraordinaire bonheur, il leur aurait révélé cet avenir qui nous demeure caché ; il leur aurait fait part de l'obscure catastrophe qui menace l'humanité, dont nous ne soupçonnons même pas la nature et que connaissait le Vase avec certitude ; et il leur aurait ouvert la voie du détachement de la chair pour les conduire aux champs du bonheur et de la gloire de Dieu.

La première Aurore eut lieu sur Paris, une orageuse matinée de juin où d'immobiles nuages blancs aux reliefs en tumulte accusaient dans leurs vastes trouées un bleu mat et trop foncé pour l'heure. Le phénomène fut aperçu tout d'abord des endroits découverts, des parcs, des places et des bords de la Seine. Des passants s'arrêtèrent et renversèrent la tête. Les agents qui réglaient l'écoulement des voitures aux Champs-Elysées eurent des distractions. Sur les ponts des groupes anormaux se formèrent.

On voyait passer en l'air de grands arcs concentriques qui se suivaient avec la régularité des ondes propagées sur l'eau par une pierre jetée et qui plissaient le ciel orageux comme s'il avait été une surface unie. Cette ondulation remuait les nuages aussi bien que les zones de bleu et elle en abolissait ainsi la perspective ; on avait l'impression curieuse que le ciel était peint sur une grande toile où passaient les rides d'un souffle de vent que l'on ne percevait pas ; ou bien — et c'est cette impression-là qui prévalut bientôt et qui créa d'emblée l'atmosphère de surnaturel — que l'on était sous l'eau, sous une haute épaisseur d'eau absolument limpide et jusqu'alors ignorée, et que le ciel se reflétait sur cette eau invisible, et que sur la surface de l'eau s'étaient mis à glisser des cercles de vagues courtes qui godronnaient l'image du ciel. Toute la ville se sentit couverte, comme autrefois pendant les nuits où les avions tissaient sur elle un grand rideau de métaux rapides ; mais aujourd'hui c'était un prodige qu'elle regardait la submerger. Les voitures s'arrêtèrent dans les rues, la vie s'immobilisa, Paris tout entier se tourna vers le ciel dans une attente angoissée.

Les vibrations transparentes allaient se

disposant comme une musique, tantôt rapides, tantôt ralenties, quelquefois courtes et pressées comme un friselis de brise sur un lac, se suivant de si près qu'elles confondaient presque leurs poussées et qu'elles brouillaient un peu la limpidité de ce plan où passaient leurs trains d'ondes ; puis profondes comme des houles marines, largement espacées en andante, et donnant au décor des nuages un emphatique flottement de bannière. Tous les témoins disent qu'ils avaient l'oppressante certitude d'assister à une préparation, à une annonce, à l'ouverture magistralement prolongée d'une œuvre céleste. Ils ne sont pas d'accord sur la durée de ce premier météore ; certains disent vingt, d'autres quarante minutes. Mais tous sont d'accord sur le mouvement de foule qui précéda la fin de cette première phase.

A peu près simultané dans tous les quartiers, un avis parcourut les boulevards où le public se groupait pour mieux voir au milieu de la chaussée entre les taxis arrêtés aux portières demeurées ouvertes, ce murmure se répandit sur les ponts noirs de monde, sur les terrasses des maisons les plus hautes où s'étaient portées des milliers de vigies. « Cela vient du sud. Plutôt du sud-est, du sud-sud-est. Cela vient de Fontainebleau. » Quelqu'un, on n'a jamais su qui ni dans quel coin de Paris, avait localisé le centre lointain des arcs immatériels qui continuaient à pèleriner à travers le firmament parisien ; et la déduction venait, mêlée du soulagement de savoir et de cette sorte de terreur puérile qu'inspiraient les Morts-Vivants. « Cela vient des Muets. Cela vient des Sourires. Cela vient de chez Cham. » Quand eurent grandi de rue en rue les rumeurs, au moment même où elles se fondirent en une sorte de sourde acclamation consternée, les frissons du ciel se perdaient vers Montmartre sans qu'on en vît venir d'autres du côté de la porte d'Italie et le prodige changea d'aspect.

Dans le ciel qui n'ondulait plus, tous les nuages avaient commencé à dériver suivant une composition de courbes grandioses et leur éclairage s'assombrissait tandis qu'ils élevaient progressivement, autour d'un vaste cirque bleu que dégageait leur retraite, des falaises roses et grises qui s'étageaient sur elles-mêmes. L'azur central s'orienta doucement vers un violet profond ; les nuages passèrent à des roses plus ardents en même temps qu'ils s'animaient d'un glissement plus sensible, et la foule devina plutôt qu'elle ne perçut le vague et premier souffle de brise qui cadença l'évolution commencée. Elle comprit, et cette fois ce furent des cris qui montèrent de toute part. Cham donnait à Paris le spectacle d'un ballet de nuées. Pourquoi ? Que voulait le magicien ex-nègre, qu'attendait-il de Paris en échange de ce merveilleux fantasme ? On ne le pressentait pas encore. On regardait cette tiare dont les glaciers en marche dans le ciel venaient de couronner Paris. Elle tournait lentement, et en tournant elle enroulait en torsades obliques les longs écheveaux de vapeur rouge et rose dont elle était formée. Puis elle se divisa en écharpes que la giration accélérée faisait finir en esquisses de spirales et que la première coloration jaune vint atteindre par en bas, cependant que le bleu du ciel tendait à s'éclaircir vers une nuance lavande. Ce bleu continuait à régner au centre et, tour à tour, le peuple, qui pour mieux contempler s'était couché sur les bancs et à même l'asphalte, pouvait le prendre pour un puits si vertigineux au fond de ses précipices de neige rose qu'on se sentait attiré vers son abîme ou pour un dôme si haut entre ses colossaux piliers de nuées tournantes qu'on était écrasé au sol par le poids de son altitude. Quelquefois, pour mieux renouveler l'effet de miracle, l'ordonnance mouvante se dissipait, le rythme faisait trêve, et le ciel n'était plus pour un moment qu'un beau ciel d'orage où les cumulus immobiles prolongeaient l'attente de tout le lourd possible dont ils étaient gonflés ; mais le signal d'une brise nouvelle déferlait sur les platanes des boulevards, le premier reflet d'une pourpre encore inconnue naissait aux rondeurs des nues et la valse recommençait d'entraîner leur théorie, cependant que la foule poussait une plainte comme sous une caresse insoutenable.

Elle ne se lassait pas cependant de regarder, de s'abreuver de ces couleurs, de ces mouvements et de ces formes. Toutes les beautés dont les lignes humaines ne tentent qu'un imparfait rappel étaient là, révélées ; tout l'accomplissement qu'essaie en vain l'amour des corps se réalisait là, dans le ciel de Paris, au-dessus de la multitude éparse qui presque toute s'était couchée sur le dos pour recevoir la pluie d'annonciations. Les agents de change jonchaient les degrés de la Bourse, les marchandes des quatre-saisons de la rue Lepic s'appuyaient obliquement à la litière inclinée et fraîche de leurs charrettes de laitues, des femmes s'allongeaient au bord de la Seine, les mains croisées en soutien sous leur nuque. L'heure passait ; quelle heure ? On n'en savait plus rien. Que se serait-on soucié du bureau, du rendez-vous d'affaires, du déjeuner galant, des enfants à l'école ? Il ne cessait pas de descendre du ciel un fleuve d'enseignements intarissables.

Naguère le concerto de Machek avait ainsi versé à des publics effrayés d'entrevoir ces

mystères la révélation des étendues auxquelles l'homme avait accès quand il se libérait de la chair ; mais c'est pour tous aujourd'hui que s'ouvraient les vannes de l'évidente bonne nouvelle. Les fontaines des sept couleurs avaient l'une après l'autre inondé de leurs bonheurs les flancs des hautes divinités de vapeurs tournoyantes; les franges, les volutes, les gonflements de voiles s'étaient succédé dans une longue poursuite circulaire ; le trône de bleu sous lequel s'organisait la ronde avait passé des duretés du lapis aux évanouissements brumeux du pastel, pour revenir à la limpidité des lacs glaciaires ; et même, une fraction de minute, afin de faire crier d'une courte angoisse le grand troupeau soulevé vers lui, il avait viré jusqu'au noir de marbre entre d'éblouissantes avalanches ascendantes de tous les jaunes. Une torpeur finissait par accabler sous ces émerveillements le long tapis d'humanité étendu sur Paris, quand une nouvelle curiosité propagea de Montmartre à Boulogne et du Luxembourg à La Muette de faibles clameurs et des interrogations mélangées. « Là, là — par-dessus les arbres... on dirait des signes... — Voyez-vous comme un dessin ? — Plus haut, juste au-dessus des Invalides... — Oh ! Je distingue comme des lettres... — On dirait des mots... »

Sur l'écran bleu qui s'élargissait et autour duquel reculaient révérencieusement les nuages, on pouvait lire une grande sentence en lettres de vapeur pâle :

« Que la chair comprenne. »

CHAPITRE CINQUIÈME

MAINTENANT, sous un ciel indifférent où se dissipaient en s'effilochant les derniers cirrus, on tentait enfin de déjeuner, par habitude, à plus de 3 heures, dans les salles à manger changées par l'heure insolite et dans les restaurants où les radis roses avaient un goût de fin du monde. Mais la faim manquait. Paris restait vidé de ses appétits, comme si la grande giration du ciel les avait lentement aspirés au gouffre du puits bleu qu'elle réservait en son centre. Il fallut reprendre vie par degrés, se réveiller à la saveur du vin, rapprendre à fumer comme après une fièvre, revenir au désir des corps comme en sortant d'une satiété. Après d'autres stupeurs, des bombardements, des émeutes, on s'était retrouvé à table avec la gaieté du péril passé et une grande envie de manger et de boire. Après l'Aurore il fallut une espèce de convalescence. Elle s'achevait lorsque parurent, avec des retards divers, les journaux du soir.

Ce furent les feuilles que contrôlait Matayot-Theiss qui défendirent cette version de l'aurore boréale, reçue juste assez longtemps pour donner à jamais son nom au phénomène; et elles essayaient de l'accréditer en contestant l'apparition du texte impératif à la fin du météore et en l'attribuant à une hallucination collective. Le sénateur-squelette au masque fardé et à la perruque rousse avait pressenti que l'instant critique arrivait pour lui, et que dans une réaction trop vive du peuple contre les Secs il pouvait lui-même se trouver en danger ; il avait penché pour une temporisation, voire pour un compromis dont il pourrait être le négociateur et le premier gagnant ; et pour s'assurer le temps de la manœuvre il avait donné comme première consigne à ses rédactions de laisser provisoirement Cham hors de cause, et d'annoncer que la phrase dans le ciel n'avait été aperçue que par quelques suggestionnés. Il importait peu que ce rapport allât contre l'évidence et contre la mémoire toute fraîche de la foule ; la propagande en avait réussi bien d'autres, et Matayot-Theiss connaissait les vertus de l'affirmation par la lettre imprimée.

Mais, en l'occurrence, l'impudente contre-vérité prêtait le flanc à l'attaque des journaux de Gabriel. Ils hurlèrent tous ensemble à la trahison. Aux lecteurs parisiens revenus de façon vague encore aux choses de la terre, et qui renouaient avec elles par des apéritifs aux amertumes nouvelles, leur troisième édition rappela vigoureusement les faits qu'on essayait qu'ils oubliassent. N'avaient-ils pas tous vu venir d'un même foyer au delà de la banlieue sud-est les ondes préliminaires, et ce foyer ne se situait-il pas dans la direction de Fontainebleau ? Et ces caractères de vapeur blanche qu'ils avaient tous déchiffrés exactement à la même heure et dans la même orientation, ne dévoilaient-ils pas clairement

l'intervention et l'invention de Cham : « Cham passe à l'action. Cham jette le masque. M. Matayot-Theiss au secours des siens. Attention aux ennemis de l'intérieur ! » Ces titres s'étalaient au travers des feuilles qu'on s'arracha tard dans la soirée, sur les boulevards redevenus terrestres.

On but beaucoup de gros vin rouge, ce soir-là, dans les faubourgs, dans les quartiers pauvres et dans la banlieue ouvrière. On festoya de toutes les façons la chair menacée, la chair dont on s'était laissé déprendre pendant quelques heures et à qui l'on revenait comme à une maîtresse basse et commode. Pourquoi fut-ce la masse du prolétariat, la clientèle politique de Gabriel, qui se sentit la plus atteinte à l'idée de quitter ces plaisirs temporels qu'elle possédait le moins ?

Il semble que devant la proposition d'échanger contre des félicités idéales — et pour éviter une catastrophe encore indéterminée — les joies de la bonne chère, les délices de l'amour, les conforts et les satisfactions des sens, ceux-là auraient dû le plus âprement combattre le marché qui avaient le plus à y perdre. Un jeune lord d'Oscar Wilde peut bien trouver qu'aucun paradis cérébral promis par des valses de nuées ne vaudra ses maîtresses exquises, les chambres silencieuses de ses châteaux aux pelouses déclives, les champagnes millésimés de son club, les savantes vanités de sa garde-robe et de sa lingerie et les possibilités d'îles et d'horizons que renferment les flancs effilés de son yacht ; il peut opiner que ces raffinements ne prennent que plus de prix s'ils doivent se payer un jour prochain par la déchéance circéenne des compagnons d'Ulysse ou par le châtiment des Sodomites, il peut ne leur en rester que plus élégamment fidèle. Mais le manœuvre à qui cinq enfants ont été infligés pour prix de ses nuits sur une paillasse avec une compagne flétrie, celui pour qui le pain et la viande rare furent toujours une nécessité avant d'être un plaisir, dont le corps n'existe que pour expérimenter la limite de la fatigue, et qui ne connaît d'échappée que par le kilo de vin bleu, on penserait qu'il dût faire facilement abandon de ses misérables voluptés pour la promesse du repos des anges. Ce sont de tels dépossédés cependant qui se levèrent comme un seul homme à l'appel de Gabriel. La chair, c'est tout ce qu'ils ont, c'est tout ce qu'ils sont. Bien grossière, bien malheureuse, bien disgraciée ; mais à eux, et leur seul mode d'exister. Leur colère monta d'autant plus forte contre les maîtres des nuages qu'ils avaient senti comme les autres l'extase les détacher de leur grabat d'habitudes matérielles et que, l'ayant retrouvé, ils tremblaient qu'une nouvelle apparition du bonheur vînt le lendemain les en distraire encore et peut-être pour toujours. Mais le jour parut dans un firmament lavé, qui passa du bleu brumeux de l'aube à l'azur intense de midi sans qu'un seul flocon blanc se fût élevé d'aucun horizon. Or Cham était soumis comme un chef de guerre aux hasards des nuages ; il savait les mouvoir, encore fallait-il qu'il y en eût. Il y a eu des batailles perdues parce qu'un ciel bouché n'avait pas permis à l'aviation d'intervenir en force. Qui sait comment aurait tourné la bataille de Cham s'il avait pu renouveler dès ce lendemain le premier prodige, et peut-être achever de déraciner de leurs profondeurs matérielles les âmes qu'une seule Aurore avait suffi à ébranler ? Mais les regards interrogèrent vainement la coupole parfaitement pure où le jour de juin s'épanouissait dans sa fraîche splendeur. Les uns y cherchaient les premières rides annonciatrices avec inquiétude, les autres avec un regret nostalgique. Elles ne vinrent point.

Vers 10 heures, des éditions spéciales annoncèrent que des Aurores s'étaient développées sur New-York et sur Moscou, venant des Malmaisons qui avoisinaient ces capitales. Il y eut dans la matinée un conseil des ministres ; les journaux de Gabriel annoncèrent avec d'acerbes plaisanteries que ces messieurs n'avaient trouvé dans la loi aucun texte autorisant des poursuites contre les enrouleurs de nues. Les mêmes feuilles annonçaient qu'un grand meeting se tiendrait à Fontainebleau le soir même « contre les tentatives de pervertir les énergies vitales de la nation ».

La population de Fontainebleau n'était pas favorable aux Secs parce qu'ils ne consommaient rien. Leur établissement dans la forêt avait fait naître de grandes espérances dans le commerce local, car ils avaient dépensé largement pour leur installation ; mais, une fois aménagés leurs pavillons et leurs laboratoires, ces êtres minéraux, qui recevaient de lointaines usines leurs réserves de sang synthétique, n'avaient plus de besoins et ne passaient plus de commandes. Gabriel savait donc que l'ambiance de Fontainebleau ne serait pas mauvaise pour la démonstration plébéienne qu'il y organisait. Les trains spéciaux et les cars déversèrent leurs cargaisons de manifestants que les jeunes gens des milices clandestines de Gabriel, hardiment dévoilées au grand jour à la faveur de l'émotion générale et sous prétexte de salut public, canalisèrent vers la lisière de la forêt où se tenait la réunion.

Cette foule pauvre et primitive haïssait les

Squelettes pour la peur enfantine qu'ils lui inspiraient, et pour ce qu'il n'y avait point parmi eux de travailleurs manuels ; leurs communautés silencieuses de retraités du monde, détenteurs de richesses immobiles, passant dans l'ombre des bois des jours de loisir ou de travaux mystérieux encore plus suspects que le loisir, avaient déplu au populaire bien avant que leur plan d'abolir le bifteck, la bouteille et le plaisir l'eût fait s'insurger en masse. Il y eut deux heures de vagues discours où furent dénoncées l'ingérence négro-américaine dans les affaires françaises, la nouvelle mainmorte, la classe parasitaire des vivants artificiels. Les saines vertus gauloises y furent opposées aux aberrations d'un puritanisme monstrueux. Le péril d'une cité dans la cité, d'une cité pleine de ténébreuses ressources scientifiques, fut évoqué de façons multiples. A mesure que le soir descendait des grands arbres derrière lesquels on devinait, tout proche, l'asile des Muets, une inquiétude nerveuse excitait les applaudissements et les clameurs. Gabriel parla le dernier, dans la nuit presque tombée. Ce ne fut qu'un mot d'ordre. « Vous êtes à dix minutes de la Malmaison et vous êtes dix mille. Est-ce que vous auriez peur, même si Cham pouvait faire valser les étoiles au-dessus de vos têtes ? »

Les témoins de l'expédition nocturne ne manquent pas. Ils sont d'accord pour dire que des chefs de section sélectionnèrent les manifestants, refoulèrent sous prétexte de les mettre en réserve les vieux et les trembleurs, rassemblèrent les autres en trois colonnes sur trois routes, leur communiquèrent des instructions et leur donnèrent des guides. Vers 11 heures, les trois formations se mirent en route avec de grands braillements de chants patriotiques et révolutionnaires éclectiquement mélangés, sous les frondaisons indifférentes.

Bientôt les têtes de colonnes touchaient aux barrières blanches qui clôturaient sur toutes ses faces le domaine de la Malmaison ; et les guides donnaient l'exemple de l'escalade quand ils tombèrent brutalement à la renverse en même temps que la foule refluait en désordre. Une haute grille de flamme aveuglante avait jailli du sol au moment même où le premier assaillant avait touché le sommet de la barrière. Elle avait l'éclat insoutenable de la foudre, et sa lumière implacable fouillait les profondeurs des fourrés où l'on voyait s'enfoncer au mépris des ronciers et des lianes de chèvrefeuilles trois mille dos éperdus, en même temps qu'elle éclairait vers l'intérieur du domaine les chalets silencieux où n'apparaissait aucun signe de vie. Elle flamboya jusqu'à ce que la panique eût atteint Fontainebleau. Les fuyards se calmèrent un peu quand elle se fut éteinte et qu'ils eurent gagné leurs places dans les autos et les wagons ; et déjà la gouaille parisienne reprenait le dessus, déjà des éclats de rire montaient de la multitude bon enfant, prête à se moquer d'elle-même pour s'être épouvantée d'un truc de propriétaire qui n'était en somme que le perfectionnement de l'antique défense des murs par des tessons de bouteilles, lorsqu'une nouvelle lueur céleste fit lever les têtes sur la route et se pencher les voyageurs par les portières des trains.

Sur le fond bleu noir de la nuit, comme une joaillerie froide et rutilante, des mots s'inscrivaient en lettres couleur d'étoile, d'un horizon à l'autre :

« Que la chair s'efface. »

Cette inscription qui sommait dans le ciel de juin la retraite piteuse des manifestants de Fontainebleau, on la voyait aussi de Paris, et l'inquiétude s'y mélangeait d'exaspération. Le matin, on put lire les détails sur la barrière de feu que la sorcellerie de Cham pouvait faire jaillir au seuil de son domaine; on apprit en même temps que le président des Etats-Unis avait mobilisé la veille la police fédérale contre les Malmaisons de San-Francisco et de New-York, mais que la force publique avait été repoussée par des murs de flammes. Gabriel, exaspéré par son échec de la nuit, demanda d'interpeller le gouvernement le matin même sur les mesures qu'il comptait prendre. Le ministère repoussa la motion d'urgence et fut renversé. Les consultations commencèrent à midi, pendant que la foule manifestait devant l'Elysée et réclamait à grands cris la marche sur Fontainebleau, que l'ambassadeur américain apportait au Quai d'Orsay la proposition, adressée par son gouvernement à toutes les nations intéressées, de mettre les Secs hors la loi dans tous les pays où ils s'étaient établis, et que Gabriel et son comité exécutif rédigeaient en hâte le projet de la loi fameuse qui devait être votée l'après-midi : « Quiconque aura tenté, soit par des météores... »

A 2 heures, le cabinet était formé ; Gabriel y recevait le portefeuille de l'Intérieur et de la Santé morale. A 2 h. 30, pendant que le nouveau ministère délibérait sur le projet de loi Gabriel et sur l'application de cette loi qu'on allait faire adopter par le Parlement séance tenante, le président reçut une lettre de Matayot-Theiss demandant l'audience du conseil des ministres pour des révélations urgentes sur les mystères de la Malmaison. Il fut décidé de l'entendre.

Le sénateur-squelette s'était fait construire,

sur des données qu'il avait puisées facilement dans le Vase où le génie de Cham les avait apportées, un appareil qui lui donnait la parole. Le volume de cette machine n'avait pas permis qu'on la logeât à hauteur du pharynx; elle emplissait la cage thoracique. Matayot parlait donc d'un peu plus haut que la place de son nombril absent; et, malgré la perfection du mécanisme qui faisait s'ouvrir la bouche de son masque articulé suivant chaque syllabe prononcée, il y avait entre ses paroles et le mouvement de ses lèvres des interférences pareilles à celles d'un film mal doublé, d'autant plus pénibles qu'avec ce mauvais goût dont il était taré il s'était choisi le timbre trop avantageux d'un ténor italien. Les ministres écoutèrent avec horreur le Revivant ventriloque prononcer d'une voix d'or provenue d'une poitrine immobile son redoutable rapport. Rien ne lui était caché de la science et de la sagesse des Purs Cerveaux, puisqu'il y participait par le Vase ; leurs raisons lui étaient ouvertes comme un livre ; s'il ne partageait pas leur volonté commune qui résultait de ces raisons, c'était à cause de sa personnalité excessive qui faisait de lui une exception monstrueuse, une sorte de termite doué d'individualisme, mais qui n'en comprend pas moins la pensée totale de la termitière. C'est donc cette pensée même avec toutes ses ressources qu'il venait révéler.

Sa lourde fausse tête carnavalesque appuyée à l'une de ses mains pneumatiques gantées de daim clair, il chanta plutôt qu'il ne dit, du fond de son thorax sonore, que Cham était décidé à la résistance parce qu'il considérait les Allégés comme les dépositaires de la doctrine de salut, et parce qu'à ce titre ils ne pouvaient disparaître. Il opposerait donc, s'il était attaqué, la force à la force. Et la sienne était immense. Il y avait, expliquait le sénateur fantoche au masque de fausse chair rose, des puissances que les vivants ne soupçonnaient pas ; elles dérivaient du magnétisme personnel, et chacun des Cerveaux Libérés en était l'inépuisable source d'énergie ; elles pouvaient produire le feu et la foudre, elles pouvaient paralyser à distance ; elles pouvaient donner la folie et la mort. Allait-on renouveler l'erreur du président des Etats-Unis en faisant marcher la troupe contre ces Esprits ? C'était fournir aux Secs l'occasion d'une formidable manifestation de leur supériorité et peut-être, si les choses allaient jusqu'au bout, faire tuer par des armes irrésistibles quelques milliers d'hommes. Son plan à lui Matayot était de pactiser ; la conscience des Squelettes ne leur permettrait en aucun cas d'attaquer les premiers, désavantage énorme du point de vue stratégique. Pendant la trêve qu'on proclamerait, il fallait initier les vivants à ce magnétisme qui constituait la grande arme des Décharnés. Sans doute leurs cerveaux empêtrés de leurs relations avec les autres viscères et nourris d'un épais sang rouge toujours prêt à se corrompre n'arriveraient qu'à exercer une bien faible énergie magnétique, comparée à celle que dégageaient les Têtes séparées des fonctions basses. Ils lutteraient toutefois à armes moins inégales. On pourrait aussi, pendant qu'on atermoierait, s'entendre avec les autres nations, arrêter un plan de campagne, préparer des armes matérielles appropriées à cette guerre, nouvelle par l'utilisation des fluides de l'air et des ondes de la pensée. Matayot-Theiss s'offrait à partir pour Fontainebleau en parlementaire.

Les quinze hommes, dont la plupart siégeaient pour la première fois comme ministres et avaient encore la cervelle tournée de leur brusque avènement, écoutaient en écarquillant les yeux la mélodieuse parole qui sortait du gilet de cette baudruche vêtue à la dernière mode. Et pendant que le sénateur artificiel achevait son exposé, leur intention d'en finir au plus vite avec l'obscure armée dont il était transfuge grandissait à raison de la sourde terreur que leur inspiraient et ces secrètes armes psychiques qu'il leur décrivait, et sa voix de Werther de théâtre modulant des phrases pleines d'épouvantes, et ses lèvres rouges inexactement adaptées à l'émission de sa parole hypogastrique, et tout cet assemblage animé d'ossements, de caoutchoucs divers, de cervelle vivante, d'or et de parfum qui discourait fantastiquement devant eux et qui leur représentait une espèce de mort manquée, plus horrible que la vraie.

Gabriel s'était absenté quelques instants pour des ordres à donner; quand il revint en séance et que se fut fermée un dixième de seconde trop tard la bouche peinte du Squelette, il demanda la parole, remercia le sénateur, et proposa que celui-ci se tînt à la disposition du gouvernement jusqu'à ce que le conseil pût lui faire part des décisions qu'il aurait prises en séance. Mais lorsque Matayot-Theiss fut remonté dans sa voiture, il y trouva deux hommes qui l'y maîtrisèrent, et l'auto démarra rapidement. On dit que son cadavre, cette fois bien mort et que Cham même n'eût pu ressusciter, fut retrouvé deux jours plus tard dans un terrain vague de la banlieue. On avait dynamité la tête blindée qui avait essuyé sans dommage à Longchamp les balles des mitraillettes.

La loi d'excommunication (« Quiconque aura tenté, soit par des météores... ») fut adoptée par les deux Chambres dans la soi-

rée ; Gabriel, sûr de ses pleins pouvoirs, n'avait pas attendu qu'ils fussent votés pour convoquer les chefs de l'armée et de la police. Dans la nuit, l'infanterie portée et les chars traversèrent Melun. Les troupes se déployèrent dans la forêt autour du domaine du silence. Un commissaire de police fit à l'aube la sommation d'ouvrir les portes, une sonnerie de trompette appuya cette semonce. Puis les tirailleurs impressionnés, avançant dans les graminées humides, approchèrent des barrières blanches.

Les ordres étaient que les canons des chars tireraient au premier signe de résistance, que cette résistance agît par flammes ou autrement.

Un caporal fit un rétablissement, sauta, se trouva sur la pelouse intérieure. Toute la clôture circulaire fut couronnée de soldats qui s'amusèrent de ce qu'il n'arrivait rien et se mirent à s'esclaffer en se reformant dans l'enceinte. Les officiers durent élever la voix pour les rappeler au sérieux. Alors, dans le matin radieux, à travers les gazons mouillés de rosée et coupés de parcs de roses, ils avancèrent vers les bâtiments bas, fusil au poing. Par groupes, ils montèrent les degrés des perrons entre les hortensias, hélèrent, ouvrirent des portes. Dans chacun des pavillons le même spectacle les attendait.

Les Squelettes gisaient épars sur le plancher, au milieu des flaques d'or de leur sang répandu, parmi les meubles simples et blancs qui donnaient aux grandes salles largement vitrées un air d'hôpital ou de nursery. Ils avaient abandonné, depuis qu'ils s'étaient retirés du siècle sur les Malmaisons, le froc dont ils se couvraient quand ils allaient par les rues et entraient dans les magasins ; seuls les Virginiens étaient restés fidèles à la robe adoptée par Anne Queur, mais on n'en vit pas un seul dans les premiers bungalows. Ils gisaient en squelettes nus, au hasard de leur chute, et quelquefois en tombant ils avaient endommagé le réseau des câbles de platine qui parcouraient leurs carcasses et qui s'échevelaient en désordre comme des fils de téléphone autour de leur poteau renversé. Chacun d'eux baignait dans son lac de sang d'or coagulé ; et la lumière du matin se prenait à ces feuilles d'un métal poli comme à des miroirs où se dédoublaient le dessin des thorax et l'arabesque folle des lianes de platine dénouées. C'était un cimetière d'un faste brillant et froid. Tous les merles chantaient à l'infini dans les arbres. Les fantassins aux godillots trempés se pressaient aux portes pour mieux voir.

Il y avait dix pavillons, et de celui qui était au centre des neuf autres une patrouille commandée par un capitaine n'approcha qu'avec des précautions redoublées ; on savait par les indications des journaux de Matayot-Theiss qu'il contenait l'habitation de Cham, son laboratoire personnel et la salle où il réunissait le Conseil des Morts. C'est dans cette salle qu'on trouva treize squelettes. Les uns étaient encore assis dans les chaires où ils avaient tenu leur dernier conciliabule muet, leur lourde tête reposant sur l'appuie-nuque ménagé en creux hémisphérique au haut des dossiers. Les autres avaient doucement glissé à terre ; tous étaient vidés de leur sang d'or dont le sol et les os s'émaillaient magnifiquement. On reconnut le docteur Cham à ce qu'il occupait un fauteuil un peu plus élevé au haut bout de la table ; il paraissait encore présider; les cerceaux de son thorax se dessinaient sur le fond doré du dossier de son siège qu'avait inondé le flot de son sang. Des deux côtés de la table neuf carcasses dormaient leur deuxième mort, assises et la tête engagée dans l'appuie-nuque, ou bien écroulées aux pieds des autres, dans toutes les attitudes de l'agonie, leur crâne pris dans la mince feuille d'or comme un vaisseau dans la première épaisseur d'une glace qui vient de se former. En face de l'ex-noir, enfin, un groupe de trois Virginiens, reconnaissables à l'habit qu'ils étaient les seuls à porter, se disposait de façon si tragique que le capitaine hésitait à l'approcher.

Un Squelette en domino de drap blanc était assis dans un fauteuil qui faisait face à celui du président, mais qui restait à distance de la table comme si celui qu'on avait invité à s'y asseoir n'avait pas fait partie de l'assemblée et n'y avait été entendu qu'en témoin ou en solliciteur. Le capuchon recouvrait presque entièrement la tête qui s'appuyait au dossier en se détournant, inclinée sur l'épaule dans une pose abandonnée d'enfant qui s'endort. A sa droite un autre Virginien était affaissé dans une grande robe de bure violette qui l'encapuchonnait aussi tout entier. Sa tête ainsi cachée reposait sur les genoux durs dont le domino blanc laissait apparaître la forme décharnée ; ses deux mains étaient jointes, et l'on apercevait à chacun de ses doigts une sorte de coussinet sous la dernière phalange. Une troisième forme, en froc noir, gisait de l'autre côté du Squelette assis dont elle enlaçait les pieds, et sa tête, la seule des trois dont on vît la face et le sourire éternel, reposait dans une attitude de paix définitive sur les derniers plis que le domino blanc laissait traîner au sol.

L'or des trois crânes s'était longuement répandu sur le blanc, sur le noir et sur le violet des trois robes ; il en avait figé la

draperie contrariée ; il faisait une chape brillante au capuchon raidi et aux épaules du domino blanc, il chamarrait de couleurs somptueuses le violet du Squelette agenouillé, il s'étendait en lac sous le Squelette couché dans sa laine noire, et formait comme un socle de richesse barbare au groupe des trois archi-morts enlacés, réunis comme dans un moule unique par la pellicule de leurs trois sangs d'or confondus.

Le capitaine, cloué au sol, contemplait cette splendeur macabre, cependant que derrière les Sourires, par une grande baie vitrée, on voyait bleuir le ciel rose au-dessus des frondaisons.

CHAPITRE SIXIÈME

C'EST cette présence d'Anne Queur au Conseil des Morts, dont elle avait toujours doucement refusé de faire partie, qui donna la clef du mystère ; c'est sur ce détail que le ministre Gabriel, arrivé à la Malmaison dix minutes après la troupe, commença d'édifier l'hypothèse que vinrent vérifier ensuite des recoupements divers, et qui nous est restée comme la seule explication possible de la fin des Secs. Ce garçon de trente-cinq ans n'était ni bête ni vulgaire et son ambition n'avait rien de sordide. Ce n'était pas seulement pour lui, c'était pour la vie qu'il était ambitieux ; il voulait lui faire rendre le plus de joie, le plus de beauté, le plus de puissance possible. L'amputation de la chair que proposait Cham avait révolté l'instinct qui le portait à la glorification de tout ce qui est vivant, de vie animale aussi bien que de vie intellectuelle ; beau et fort, il ne concevait pas que son corps pût lui devenir un objet d'exécration ; bon et près des pauvres, à qui les hasards l'avaient donné comme chef, il s'indignait qu'on voulût leur retirer la joie qui leur était la plus facile. Il s'était jeté dans la bataille comme dans une manifestation suprême de cette vie qu'il voulait exalter ; mais, avec l'imagination courte des sanguins, il n'avait pas prévu que sa victoire pût être si prompte et qu'elle pût aboutir si vite à ce silence absolu, à cette mort au second degré, cette super-mort qui lui dérobait sa bataille et faisait tomber dans un grand vide effrayant son élan pour la vie.

Comme il descendait de voiture au seuil du pavillon central, le front barré d'une ride nouvelle et le cœur déjà plein de l'angoisse d'une effroyable erreur, un motocycliste le rejoignit qui lui remit une dépêche ; et les fonctionnaires qui l'entouraient le virent trembler en la lisant. Le ministère venait d'être informé que dans toutes les Malmaisons du monde, à la même heure, les Squelettes s'étaient suicidés tous ensemble par effusion de leur sang d'or. La guerre pour la chair était finie avant d'avoir commencé ; il n'y avait plus sur la terre entière un seul Mort Revivant.

Le ministre trop triomphant gravit l'escalier de la terrasse qui précédait le pavillon; de sa vie, ce furent les premiers degrés qu'il ne franchit pas trois par trois. Il se découvrit en entrant dans la salle du Conseil des Morts, où le capitaine le salua silencieusement. Les deux hommes demeurèrent de longs instants en contemplation attentive devant la triade aux couleurs liturgiques, blanc, noir et violet historiés d'or, qui s'érigeait en confus et somptueux amas de squelettes habillés, espèce d'idole trinitaire au delà des jonchets éparpillés des dix autres squelettes nus répandus dans la salle en avant-plan. Puis Gabriel s'approcha lentement du groupe virginien.

Il n'était pas difficile d'identifier Machek d'après les coussinets de ses phalanges, de supposer que le squelette en blanc avait été Anne Queur (on établit ensuite qu'en effet ce squelette était le seul à ne pas porter dans son crâne l'appareil qui multipliait la puissance des ondes mentales et permettait aux Secs de communiquer instantanément avec tous leurs semblables) et que la forme adorante qui tenait ses pieds embrassés était celle de son père. Gabriel fit le tour de la salle et revint s'asseoir sur le coin de la table, entre la chaire surélevée où le président Cham renversait sa tête de mort à l'appuie-nuque et un membre du conseil éboulé de guingois sur son siège. Plutôt qu'un chef de guerre visitant le champ de sa victoire, il semblait un juge d'instruction sur les lieux d'un crime. Il interrogeait avant tout le domino blanc dont l'or

avait raidi en grandes cassures les plis du capuchon, et qui n'aurait pas dû être là. Et le drame commençait à lui apparaître confusément, déjà tel dans ses lignes principales que nous le reconstituons aujourd'hui grâce aux mille indices recueillis depuis lors et aux mille déductions accumulées par les historiens.

Les conseillers que s'était choisis Cham avaient passé la soirée assemblés autour de lui, en communication continue avec le Vase d'où affluaient des autres Malmaisons les idées, les suggestions et les hypothèses d'autres conseils siégeant pareillement en silence par delà les pays et les mers. On s'est demandé pourquoi les Squelettes, qui, grâce à l'appareil nouveau dont les avait pourvus Cham, échangeaient leurs idées de loin et sans qu'il leur fût besoin de présence, éprouvaient néanmoins la nécessité de telles réunions ; mais il est concevable que de l'obstacle vaincu de la distance il demeurait du moins un freinage, et que la présence réelle excitait favorablement le commerce de la pensée. C'est pourquoi, dans les circonstances graves, ces chapitres se groupaient pour faire au Vase l'apport d'une opinion plus rapidement échauffée, plus complètement détaillée que s'ils avaient dû l'élaborer individuellement.

Et quelle circonstance aurait pu être plus grave que celle-ci ? Les légions de Gabriel faisaient peut-être déjà trembler sous les chenilles de leurs chars le pavé de Villejuif ou de Villeneuve-Saint-Georges. Le Vase sans doute avait dès longtemps, comme l'avait rapporté Matayot-Theiss au conseil des ministres, décidé la résistance à l'agression. Mais les décisions du Vase ne représentaient qu'un état d'une pensée ; elles étaient, comme tout moment d'une intelligence, essentiellement révocables, et le Vase, à la différence d'une intelligence individuelle, n'était retenu par aucun amour-propre humain de remettre ses jugements en question, n'était poussé par aucune paresse viscérale à les tenir pour acquis et fixés.

Le Vase, en cette veillée d'armes, était plein d'un fiévreux travail. Une grande délibération s'établissait, par-dessus les océans et les frontières, entre tous les conseils de toutes les Malmaisons ; et sous l'action de leurs recherches communes le Vase modifiait d'instant en instant sa teneur totale. Délibération silencieuse, mais dramatique, et dont le mutisme n'empêchait pas certains mouvements de séance, car les Purs Cerveaux avaient leurs réflexes nerveux, seulement ralentis par la lourdeur déséquilibrante de leur crâne qui raréfiait tous leurs mouvements ; on dut voir, à l'évocation des conséquences les plus lointaines de la guerre menaçante, plus d'un des Squelettes silencieux appuyer son front pesant entre ses paumes à claire-voie ou s'étreindre anxieusement la mâchoire souriante ; on dut plutôt deviner ces attitudes dans la demi-obscurité, car Cham et ses conseillers méditaient dans l'ombre favorable à la pensée, et seule la vague luminosité de la nuit d'étoiles entrant par les portes-fenêtres ouvertes éclairait vaguement les Squelettes presque immobiles et conversant avec leurs semblables lointains sur les destinées du monde.

Il devait être plus de minuit quand ils virent glisser sur les pelouses le blanc fantôme d'Anne Queur. Sans doute son père et son ami qui siégeaient, seuls Virginiens vêtus de laine entre les dix autres carcasses nues, furent-ils les premiers surpris de son apparition, et plus surpris encore de comprendre, dès qu'elle s'arrêta sur le seuil de la terrasse, encadrée par toute la nuit constellée et angoissante qui s'étendait derrière elle, quelle intercession suprême elle venait tenter.

Cette intercession, le faible génie des vivants s'évertue depuis lors à deviner ce qui la rendit décisive. On a imaginé qu'elle s'était proposée en hostie pour le salut des vivants à qui l'attachait tendrement le souvenir de son court passage parmi eux, et qu'une valeur suprême découverte au sacrifice avait fait adopter par le Vase un décret d'universelle immolation selon son exemple. On a supposé que, plus proche de la chair dont elle avait été séparée plus jeune et de façon plus soudaine, se souvenant mieux d'elle, ayant conservé d'elle, à la différence des professeurs fatigués et des vieux artistes, la conscience de ses possibilités merveilleuses non déflorées par les échecs des expériences humaines et non flétries par l'âge, elle avait révélé à l'intelligence des Secs que le règne de l'esprit ne pouvait s'accomplir sans la gloire de la chair. Ainsi la jeune fille ignorante aurait rejoint saint Augustin : « Animus vere, quia spiritus est, in sicco habitare non potest. »

Mais ce sont là spéculations pures. Si l'on ne s'attache qu'aux faits contrôlables, on retient qu'à 2 heures de l'après-midi, d'après le rapport non suspect de Matayot-Theiss, la somme des connaissances contenues dans le Vase et des prévisions dont il était capable se résumait dans cette conclusion : résister par la guerre à l'attaque des vivants. Un seul événement nouveau se produisit, dans les douze heures suivantes, que n'avait pu prévoir la grande conscience collective et qui vint renverser sa résolution : c'est l'entrée d'Anne Queur dans ce concert d'idées dont elle s'était jusqu'alors tenue obstinément à

l'écart, c'est l'apport au Vase de toute son âme de jeune fille morte trop jeune, de ses secrets jusqu'alors obstinément réservés. On a objecté qu'un décret du Vase n'étant jamais qu'une solution provisoire, toujours soumise à correction par le progrès incessant de son immense pensée, il n'est pas besoin qu'un fait concret soit intervenu pour modifier les plans arrêtés. Mais l'attitude du Squelette en domino blanc, trouvé siégeant en face de Cham, comme s'il avait délibéré avec lui d'égal à égal jusqu'au dénouement triomphal et funèbre, montre que le rôle de la jeune fille dans ces dernières heures a dû être déterminant.

Nous ne savons pas, nous ne saurons jamais ce que contenait le message d'Anne Queur ; dans l'aventure des Morts Revivants, c'est un élément qui nous demeure caché pour toujours, comme nous demeure cachée cette immense catastrophe à quoi la clairvoyance des Purs Cerveaux nous savait irrémédiablement condamnés si nous ne renoncions pas à la chair et vers laquelle chaque journée et chaque heure nous acheminent à présent. Mais nous devons admettre que c'est l'influx de son savoir mystérieux de jeune victime qui vint précipiter les vérités en suspens dans le Vase et changer le signe de sa charge totale.

Quand l'assemblée de la Malmaison eut versé au Vase universel la révélation de la jeune vierge, la sagesse collective des Purs Cerveaux dut évoluer vers son apogée avec la vitesse soudaine d'un fruit mûr qui se détache et qui tombe, ou d'une âme qui se délivre dans la mort. L'accord de Cham fut emporté aussi bien que celui des Virginiens, et les communautés lointaines qui n'avaient jamais connu la jeune Anne abondèrent dans le sens de l'holocauste aussi bien que les Squelettes de France ; et le grand châtiment inconnu qui nous est réservé à cause de la chair dut prendre, à la lumière de la vérité nouvelle, le sens d'une épreuve nécessaire et d'un bien final, car son poids ne prévalut point contre la jeunesse réclamant qu'on laissât vivre. L'immense échange d'espérances et de découvertes qui s'établit alors entre tous les Squelettes du monde ne dut durer que peu de minutes avant que se fît le grand acquiescement ; comme si les eaux du Vase avaient furieusement bouillonné quelques instants sous le choc de la goutte magique qui y était tombée, et qu'ensuite le calme éternel était revenu sur leur surface ; mais les eaux avaient changé de couleur.

L'unanime volonté d'effacement devant la chair et de suicide collectif fut exécutée à la même seconde dans le monde entier. Il n'y avait qu'à presser certain ressort secret logé sous le maxillaire ; une bonde s'ouvrait au réservoir de sang artificiel, et c'était la deuxième et définitive entrée dans la mort.

Gabriel pressentit ce qui s'était passé plutôt qu'il ne le devina. Il revint s'incliner devant le fantôme blanc qui avait sauvé les misérables et éternelles joies des corps ; il eut alors le dessein, ses premiers propos à la presse en témoignent, de laisser à jamais intact dans ce pavillon historique, comme un monument impérissable, le groupe que formaient avec la jeune vierge son père meurtrier et son amant mystique ; mais on sait comment la vague de furieuse réaction qui devait balayer Gabriel lui-même fit carboniser les trois Virginiens avec les autres Squelettes. Il promena son regard sur tout cet or répandu, qui avait été le sang incorruptible préservant de la vieillesse, et dont le secret était emporté dans le néant avec tant d'autres connaissances qui nous sont à jamais reperdues. Puis il sortit sur la terrasse.

Un secrétaire empressé l'attendait, portant une serviette bourrée de dépêches, de félicitations et des premiers rapports sur le triomphe que lui préparait Paris. Il l'écarta d'un signe et vint s'accouder à la balustrade où croulaient des floraisons de roses grimpantes. Il n'avait pas l'habitude des matins à la campagne ; la profondeur des sous-bois l'étonnait, les fleurs humides lui étaient nouvelles. Des soldats erraient en curieux à travers le parc, allaient coller leur visage aux vitres des laboratoires, s'assemblaient à quelques pas des pavillons — cimetières que gardaient des sentinelles. Gabriel en vit un qui désignait du doigt quelque chose dans le ciel, puis un autre ; toutes les nuques se renversèrent. Le ministre descendit sur la pelouse pour mieux voir.

En lettres de vapeur pâle, non plus fulgurantes comme l'impérieuse ordonnance de la nuit précédente mais d'une douceur tendre et persuasive et si sereines qu'on les sentait provenues du fond de la mort la plus définitive, le testament des Froids se lisait au ciel comme une dernière Aurore :

« Que la chair continue. »

(Suite de la page 2 couverture.)

comme en une couronne gracieuse et touchante, les femmes qu'il aima et qui lui rendirent son amour : Adèle Foucher, l'épouse trop souvent maladroite et plus tard infidèle ; Juliette Drouet, la maîtresse au grand cœur à qui la passion fit écrire *au moins* 17.000 lettres au cours des quelque cinquante ans de sa vie qu'elle consacra à l'écrivain ; Mme Biard, l'intruse ; quelques autres qui ne furent souvent que des « passades ».

Ces textes : poèmes ou fragments de lettres que Paul Souchon a fort habilement reliés par des notices toujours pertinentes, en arrivent donc à composer une anthologie amoureuse d'un intérêt exceptionnel. Ils éclairent le visage de Victor Hugo d'une lumière particulière : l'écrivain, dressé dans l'histoire avec la puissance et la force d'une statue de Michel-Ange, redevient pour nous un homme, frère des meilleurs par la pureté naïve de son cœur.

C'est sans doute au détriment de son œuvre littéraire proprement dite que s'est établie la réputation de Pierre Véry, auteur de romans policiers à grand tirage et scénariste fort recherché de films à succès. Et c'est peut-être dommage, car des livres comme *Pont-Egaré* ou *Danse à l'ombre*, les premiers de Véry, contenaient la promesse d'une œuvre, plus secrète peut-être, mais non moins intéressante.

D'ailleurs, tout en sacrifiant aux goûts d'une époque sans jamais céder à sa vulgarité, Pierre Véry ne cessa jamais de creuser une veine qu'il avait découverte en lui-même : le goût d'un merveilleux familier, solidement assis sur la réalité et exprimé dans une langue simple mais évocatrice. Il n'est que de se souvenir avec attention de ses ouvrages apparemment les plus frivoles pour s'en convaincre. Et, de même qu'on s'avisa un jour de découvrir enfin un grand écrivain en Georges Simenon, je pense que le temps n'est pas loin où l'on donnera à l'auteur des *Trois Claude* ou de *L'Assassinat du Père Noël* la place qu'il mérite.

Bien entendu, le nom de Simenon est venu là uniquement pour faire le point. Rien de plus différent des « Maigret », par exemple, que *Goupi Mains-Rouges*, que l'on vient heureusement de rééditer (Ed. de Flore) et qu'on lira avec un plaisir neuf, même si ce titre est attaché dans la mémoire à un film aujourd'hui célèbre.

En même temps Pierre Véry a donné une suite à ce livre. *Goupi Mains-Rouges à Paris* (Ed. de Flore) narre les aventures d'un Goupi qui, s'improvisant inspecteur de police, débarque à Paris armé seulement de sa bonhommie et de son astuce paysannes pour mener une enquête. Elle le conduit dans des milieux cocasses, en particulier au sein de l'extravagante famille Bieu...

Mais je ne veux pas vous en dire davantage : il faut lire le livre, pour la délectation d'une soirée vive et spirituelle.

Comme elle est sympathique la tentation à laquelle a cédé Paul Willems dans son dernier roman : *La Chronique du Cygne* (Plon, édit.). On connaissait jusqu'ici de cet écrivain anversois deux courts récits où la poésie de la nature se conciliait habilement avec les exigences de l'art romanesque : *Tout est réel ici* et *L'Herbe qui tremble*. Un roman dur et âpre : *Blessures* (Gallimard, édit.), était ensuite venu faire la preuve, malgré ses gaucheries, que son auteur, s'il parvenait à libérer sa voix et rendre clair son message, nous donnerait enfin un livre que l'on ne jugerait plus sur ce qu'on avait voulu lui faire dire, mais sur son degré plus ou moins grand de réussite. Tous les écrivains, même les médiocres, sont comme l'enfer : pavés de bonnes intentions. Le lecteur impartial doit-il en tenir compte ? Je ne le crois pas. Ce qui importe, c'est l'œuvre, abandonnée par son auteur sur la place publique, nue ou richement ornée, mais enfin « telle qu'en elle-même l'éternité la change »...

Des distinctions de cet ordre me paraissent nécessaires avant de formuler une opinion sur *La Chronique du Cygne*. Il ne s'agit pas d'un livre indifférent, bien au contraire. Il attache par l'histoire qu'il raconte, mais en même temps il déçoit : c'est un conte rose qui se fait tout à coup moralisateur pour reprendre ensuite un cours nonchalant et fantaisiste. Il est, dans le même temps, plein d'astuces et de naïvetés : il parvient à vous faire croire qu'il existe encore des lieux où les égipans et les fées mêlent tout naturellement leur vie à celle des humains, mais il insinue qu'est bien sot celui qui ne sait distinguer un être féerique d'une poussière dansant dans un rayon de soleil. Il situe l'histoire contée dans un royaume en dehors du temps et des âges, mais il ne réussit pas toujours à lui donner la crédibilité qu'il faudrait. Des œuvres comme *La Légende de Gosta Berling* ou *Les Falaises de marbre* — dont le livre de Paul Willems tente de renouveler les sortilèges — avaient atteint ce point difficile et s'y étaient maintenues. Transposant à l'aube du XIXe siècle la vieille légende italienne des Farnèse, Stendhal avait-il (entre autres) fait autre chose dans *La Chartreuse de Parme* ?

Je le sais : ce sont là des exemples dont il ne faut pas accabler un écrivain qui se cherche encore et dont l'instrument n'est peut-être pas tout à fait accordé. A cause de sa poésie vague et lénifiante, le roman de Paul Willems est à recommander aux âmes sensibles dont on disait, au temps du romantisme, qu'elles « fondaient en larmes » devant un coucher de soleil ou en écoutant le bruit de la pluie sur un jardin. Les lecteurs plus exigeants n'y découvriront pas moins de grandes qualités. Le léger agacement causé par les idées, la poésie et un certain prêchi-prêcha sera sans doute vite surmonté ; on dénichera, sous les scories, un beau conte qui fera longtemps rêver.

En 1449, naissait à Florence un garçon qui devait laisser dans l'histoire un nom auréolé de la plus belle des légendes. Héritier des Médicis — cette famille de banquiers qui était parvenue aux premiers rangs de la République sans jamais porter aucun titre officiel — Laurent se révéla, très jeune, une de ces personnalités dont la Renaissance italienne nous a laissé quelques modèles : à la fois artistes et hommes politiques, bâtisseurs de palais dans le même temps où ils sont collectionneurs d'œuvres d'art ou signataires de traités de paix... bref, l'un de ces personnages dont Machiavel a tracé le portrait dans *Le Prince*.

On s'en doute : cet anniversaire est fêté à Florence. Une exposition, en particulier, révèle aux touristes privilégiés l'extraordinaire richesse des collections de Laurent de Médicis. Mais il n'est pas donné à tout le monde de participer à ce splendide gala artistique. La lecture du récent livre de Fred Bérence : *Laurent le Magnifique* (Editions de la Colombe), permet heureusement à ceux qui ne peuvent, cette année encore, s'offrir le voyage à Florence de se payer à bon compte une fête de l'esprit.

C'est un livre d'histoire bâti sur les plus sérieuses recherches et qui, en même temps, se lit comme un roman. Il est le type même de ce « voyage dans un fauteuil » qui est la récompense des bouquineurs.

FRUIT D'UNE PRUDENTE
POLITIQUE DE STOCKS...

la qualité Camus triomphe !

1863

CAMUS

"LA GRANDE MARQUE"

COGNAC

EXPRESS - PUBLICITÉ . PARIS

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Imprimerie de Bobigny.
Dépôt légal 2e trimestre 1949. Imprimeur no 80.

Supplément au No 193 de *France-Illustration*.
Fondateur : GEORGES OUBARD.
Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR.